

APOLLO MAGAZINE

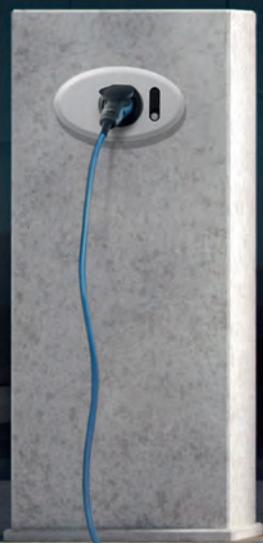
Édition internationale · Hiver 2023/2024

LES TRENDS DEBO RIVE

Time overflows
with English text

M 01924 - 36 - F: 7,90 € - RD

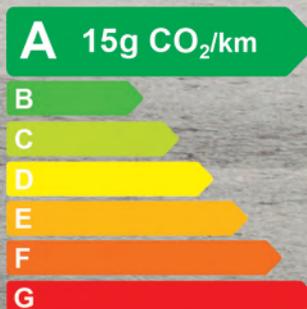




Modèle présenté : Range Rover Sport P550e Hybride électrique.
Consommation de carburant en cycle mixte l/100 km (WLTP): 0.6 à 0.8.
Land Rover France. 509 016 804 RCS Nanterre.

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer

RANGE ROVER SPORT



A 15g CO₂/km

CERRUTI 1881

SILVER NIGHT

LE CHARME MAGNETIQUE



LE CLASSIQUE
EAU DE TOILETTE



SILVER NIGHT
EAU DE PARFUM



CHEVIGNON

AUTOMNE - HIVER 2023
LES LIENS DU SANG



HIGH ROLLERS

MC57
CHEVIGNON



HIGH ROLLERS

CHEVIGNON, ROADS

XTRA
Experiment by

The
CHEVIGNON
ADVANCED
LEATHERCORP



p o n t e t

e y e w e a r

@ p o n t e t _ e y e w e a r

w w w . p o n t e t - e y e w e a r . c o m



APOLLO MAGAZINE

N°

Publisher & editor in chief

Richard Voinnet

Creative & fashion director

Arthur Mayadoux

Consulting editor

Carine Chenaux

Art direction & graphic design

Grand National Studio - hello@grandnationalstudio.com

Head of health & beauty

Capucine Berr

Contributing journalists

Elisabeth Clauss, Alicia Dorey, Étienne Sidibé, Amaury Vallet, Hannah Walti

Contributing fashion editors

Sylvie Clémente, Elsa Duroseau, Loïc Falque

Contributing photographers

Grégoire Alexandre, Amélie Ambroise @Voyeurs, Olivia Haudry, Sara Imloul, Arno Lam, Clément Philippe, Stéphanie Volpato

Contributing illustrators

Théo Ranc, Olivier Specio

Translator Copyeditor

Denise Ginger-Labat Hélène Joly

Casting

Christopher Landais @Take care casting

Model

Feranmi Ajetomobi @Premium Models, Charles De Linière @M management, Cosme Voisin @Success, Fahui Zhaung @Premium Models

Head of social media

Barbara Boucard

Cover

Picture by Amélie Ambroise / Directed by Elsa Duroseau.
Cosme is wearing Maison Margiela Artisanal designed by John Galiano

Advertising

Kamaté Régie. Dominique Olivier-Toumanoff & Véronique Andréi
6 ter, rue Rouget de l'Isle, 92400 Courbevoie. Tél. : 01 47 68 59 43

Edition

Callaghan S.A. Rue du Champ-Blanchod 11. 1228 PLAN-LES-OUATES - SUISSE
N° registre : CHE-210.662.706. Dépôt légal à parution. n° ISSN : 2264-3826

Sales service

FRANCE MESSAGERIE

Distribution

FRANCE MESSAGERIE/IPS/NEW EXPORT PRESS

Print

Union européenne

**WINTER
2023-2024**

The magazine thanks
Barbara Baumel,
Laurence Gatier and
David Vitry Ferreira.
Sara Imloul thanks
warmly Diamantino
Quintas, Romain Hemon,
Claude Neron, Joris Rossi,
Wise Women, l'agence
Forest and Assembly -
transformeur urbain.

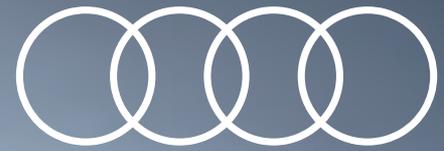
*Ce numéro est dédié à
Romain Eugène Campens.*

36

The editorial staff is not responsible for the texts and the pictures which engage the only responsibility of their authors. Any reproduction, even partial, of all the content published in Apollo Magazine is prohibited. The magazine declines all responsibility for the documents provided.

apollomagazine.ch
Instagram
@apollo_magazine

4 anneaux, 2 roues, aucun obstacle.



VTT électrique Audi
conçu par Fantic



Découvrez le VTT
en scannant ce QR code.

Besoin d'évasion ?

- Fourche et amortisseur arrière Öhlins
- Batterie haute performance de 720Wh
- Cadre enduro en aluminium et carbone

Audi Service

Pour tout renseignement, rapprochez-vous de votre conseiller client chez votre Partenaire Audi Service, Volkswagen Group France, SAS au capital de 198 502 510€, 11 av. de Boursonne – 02600 Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370.

POUR LES TRAJETS COURTS, PRIVILÉGIEZ LA MARCHÉ OU LE VÉLO. #SeDéplacerMoinsPolluer

ESPACE TEMPS

Je suis capitaine de vaisseau, chef d'équipage, skipper politique et fantaisiste. Je ne prends pas la mer, mais je vogue sur des utopies. Je prends le large dans le sens poétique, tout en observant la boussole de l'état du monde et des sensibilités, gouvernail bien en main. Vous l'aurez peut-être deviné, je suis Directrice de théâtre. Autrefois, les théâtres embauchaient comme techniciens les marins pendant leurs périodes à terre. C'est dire si nous sommes au-delà de l'analogie entre la marine et le spectacle. D'ailleurs, les superstitions demeurent, communes aux plateaux de théâtre et aux ponts des navires. La folle équipée que j'ai choisie fait sens, bien que structurellement – et donc magnifiquement – déficitaire puisqu'il s'agit, à l'échelle artisanale, territoriale et néanmoins essentielle, de réparer les vivants. Vaste entreprise. Définir une programmation de spectacles, c'est murmurer à l'oreille des spectateurs, c'est proposer une temporalité qui n'a rien à voir avec les horloges, c'est inviter à rêver, à partager un moment de collectif pacifié. Au fond c'est aux artistes, aux créateurs et à ceux qui les écoutent qu'il faut confier la liberté, l'égalité et la fraternité. C'est sur scène qu'il faut donner à voir et à entendre ceux que la société tente, plus ou moins consciemment, d'invisibiliser. Le féminisme peut y progresser, comme la parole intime des hommes peut s'y épanouir dans toutes ses nuances et ses émotions trop longtemps planquées sous la virilité. Alors faites fi des clichés et venez au théâtre. Le spectacle est vivant !

Carolyn Ocelli
Directrice du Théâtre de Suresnes Jean Vilar



NOUVELLES CAPSULES
COMPOSTABLES À DOMICILE
À BASE DE PAPIER
ET TOUJOURS CE GOÛT INOUBLIABLE

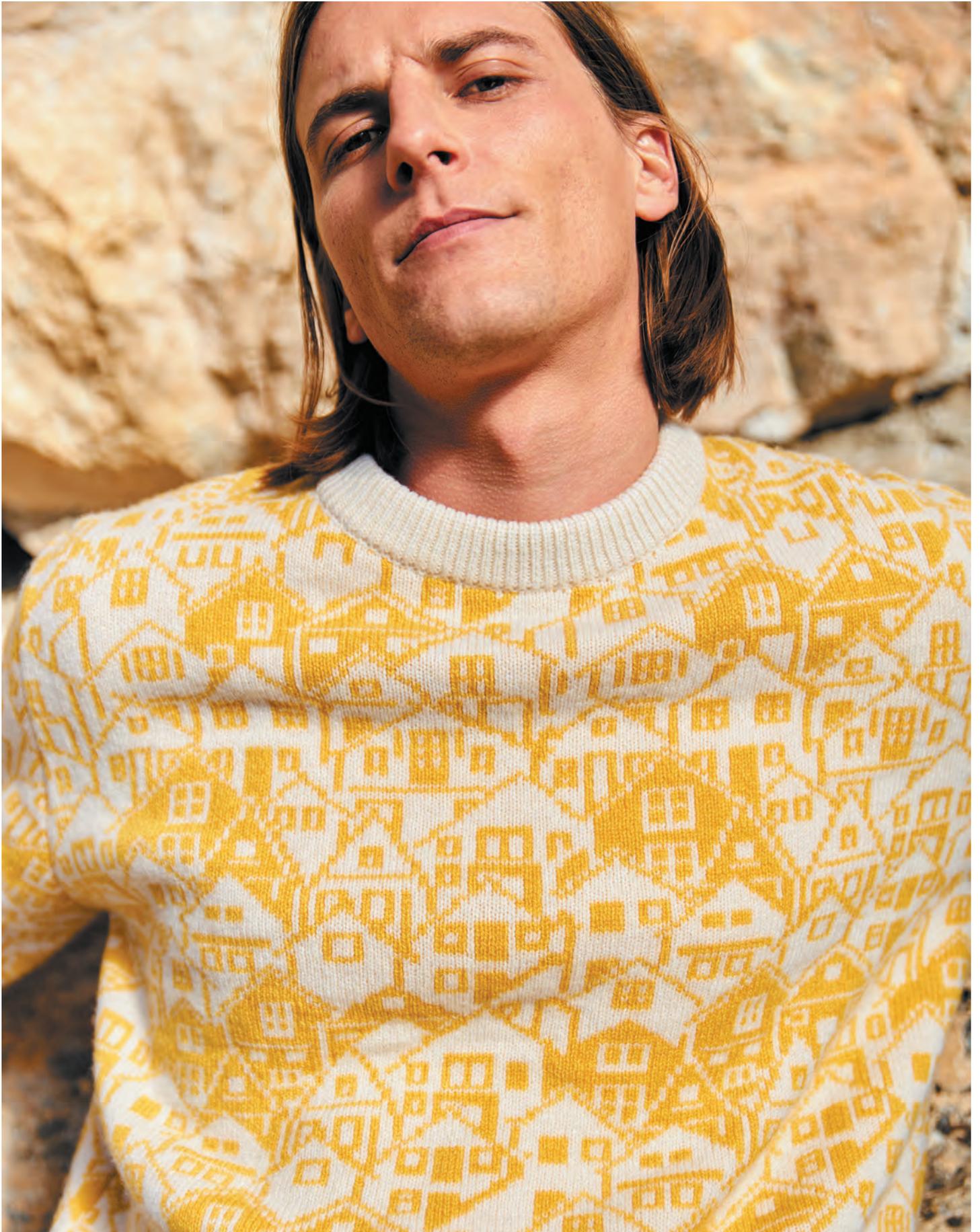


NESPRESSO



I'm a ship's captain, a crew chief, a political skipper and a fantasist. I don't take to the sea, but I sail on utopias. I take to the open sea in the poetic sense, while observing the compass of the state of the world and sensibilities, rudder firmly in hand. As you may have guessed, I'm a theatre director. In the old days, theatres used to employ sailors as technicians during their periods ashore. That's a long way from the analogy between the navy and entertainment. Moreover, superstitions remain, common to theatre stages and the decks of ships. The mad venture I've chosen makes sense, even if it is structurally - and therefore magnificently - loss-making, since it involves repairing the living on a small-scale, territorial but essential scale. A huge undertaking. Defining a programme of shows means whispering in the audience's ear, proposing a temporality that has nothing to do with clocks, inviting them to dream, to share a moment of peaceful togetherness. At the end of the day, freedom, equality and fraternity should be entrusted to artists, creators and those who listen to them. It is on stage that we must give a voice to those whom society tries, more or less consciously, to make invisible. Feminism can make headway there, just as men's intimate speech can blossom there in all its nuances and emotions, too long hidden under the cloak of virility. So ignore the clichés and come to the theatre. The show is alive!

Carolyn Ocelli
Director of the Théâtre de Suresnes Jean Vilar



MAISON  MONTAGUT

EDITO/SHOWTIME	12
NOUVELLES/NEWS	18
OBJETS RARES/UNIQUE OBJECTS	32
SOCIÉTÉ/SOCIETY : ADOS/TEENAGERS	42
MUSIQUE/MUSIC : LA STAR SOFIANE PAMART	48
MODÈ/FASHION : HAUTE COUTURE	58
ART : REDÉCOUVRIR/REDISCOVER CHEN ZHEN	74
PHOTO : INSTANT JOSEPH-PHILIPPE BEVILLARD	78
CULTURE : REGARDS SUR/LOOK AT ROMAIN BRAU	80
MODE : COSTUMES/SUITS	82
ART : PLANÈTE MATTHIAS GARCIA	96
SEXO : HI BDSM TODAY !	100
PHOTO : INSTANT CIHAN BACAĞ	104
MUSIQUE/MUSIC : 3 PORTRAITS	106
MODÈ : CHIC MARGINAL	110
PARFUMS : L'EXPÉRIENCE UNIQUE/SINGULAR EXPERIENCE	130
ALCOOL : IVRESSE/EXHILARATION	132
CONCLUSION	136
ENGLISH TEXTS	137

Ouvrir un monde de possibilités.

Nouveau Kia EV9 100% électrique.



Movement that inspires⁽¹⁾

Découvrez le nouveau Kia EV9 et tout le savoir-faire de Kia en matière de design et de performances électriques. Jusqu'à 541 km d'autonomie⁽²⁾ et une recharge ultra-rapide de 239 km en seulement 15 minutes⁽³⁾. Profitez de son vaste espace intérieur avec 6 ou 7 places de série⁽⁴⁾, de ses équipements technologiques avec son triple écran panoramique et son planificateur intelligent d'itinéraire. Disponible en propulsion et transmission intégrale⁽⁵⁾. Jusqu'à 2,5 tonnes de capacité de tractage⁽⁶⁾. Un monde de possibilités s'ouvre à vous.

A 0 gCO₂/km



Consommation mixte du nouveau Kia EV9 100% électrique : (en cours d'homologation).

*Garantie 7 ans ou 150 000 km (1^{er} des deux termes échu) valable pour tous les modèles Kia en France métropolitaine et Corse (hors DOM-TOM) et dans tous les états membres de l'UE ainsi qu'en Norvège, Suisse, Islande, Gibraltar, Monaco et Andorre, sous réserve du respect du plan d'entretien défini par le constructeur et présenté dans le manuel utilisateur. (1) Movement that inspires = Du mouvement vient l'inspiration. (2) Autonomie maximale sur la version Earth en cycle mixte WLTP, en cours d'homologation. (3) Sur borne de recharge ultra-rapide. (4) 6 sièges indépendants en option sur la finition GT-line. (5) Selon finition. (6) En version transmission intégrale.



Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

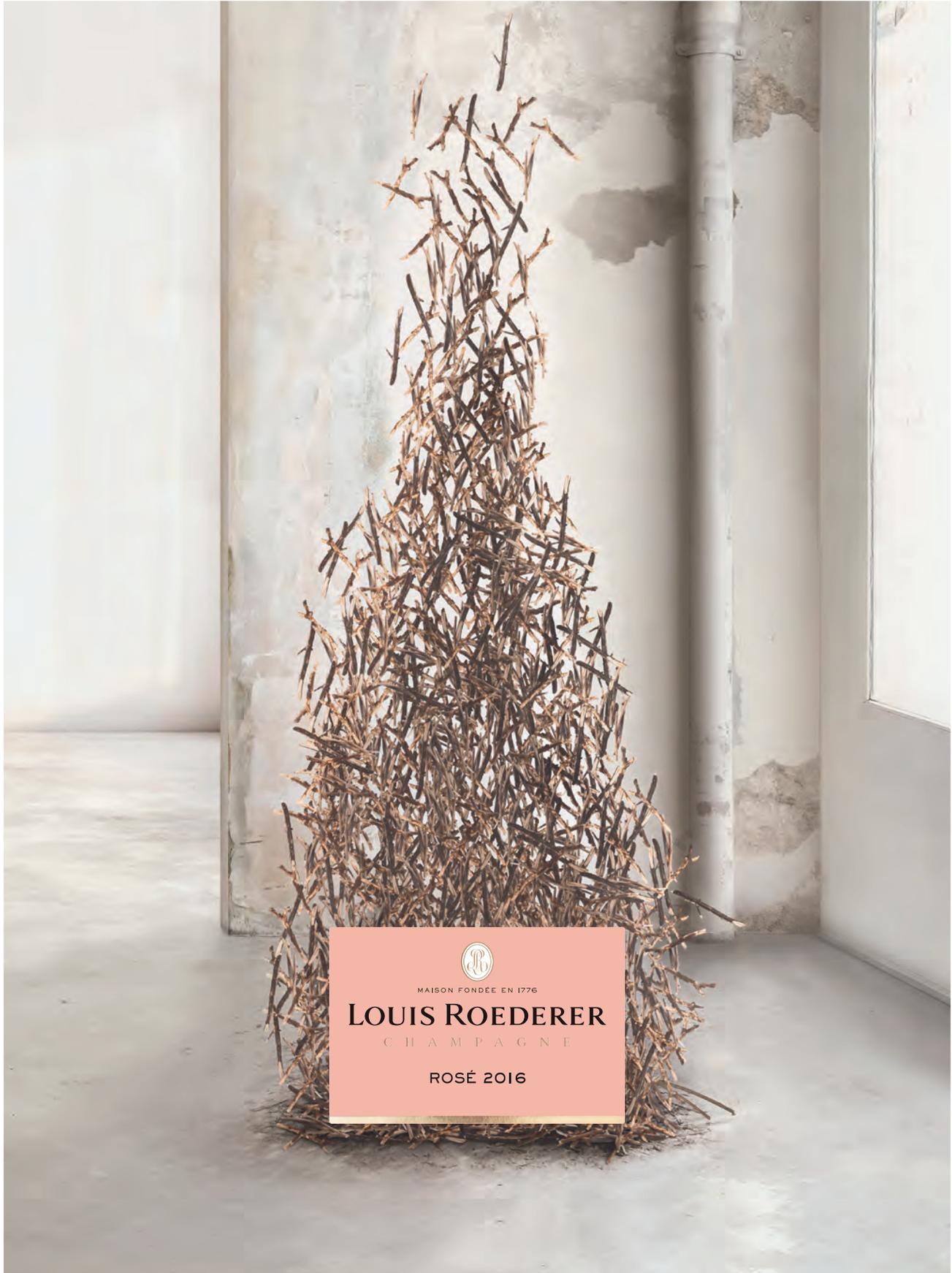
jour de fête



RÉGIME ALLÉGÉ

Mieux que des *chicken wings* dans un bol XXL, ce poulet de cire et de céramique ajoutera aux célébrations de fin d'année une touche de luxe vegan et durable, mais rassasiera aussi longuement les yeux des plus gourmands. Enfin un Festen en mode healthy pour démarrer (toutes) les bonnes résolutions avant l'heure! AM
Bougie dinde de Noël,
Cereria Introna à la Samaritaine.
Prix sur demande.
Set de découpe en carbone et acier,
La Cornue, 1650€






MAISON FONDÉE EN 1776
LOUIS ROEDERER
CHAMPAGNE
ROSÉ 2016

LOUIS ROEDERER
TUTOYER LA NATURE

chrono

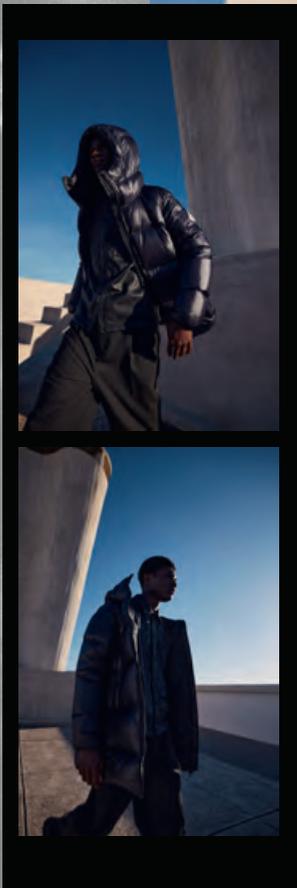
MÉDUSANTE

Plongez dans des eaux chaudes et mouvantes avec cette horloge « Medusa » développée par l'atelier suisse MB&F, en collaboration avec l'innovant studio l'Epée et avec le concours d'un souffleur de Murano au savoir-faire unique. Face à la poésie de cet incroyable objet multicellulaire, on applaudit. AM

*Horloge Medusa MB&F,
édition limitée
3x50 tirages.
Prix sur demande
mbandf.com*

ÉDITION LIMITÉE
SAINT-SEVER 1859

WWW.PYRENEX.COM



@FLC/ADAGP

MANUFACTURE DE LÉGÈRETÉ
DEPUIS 1859



SEPTIÈME CIEL

Pour les fêtes,
le chocolatier-sculpteur
Patrick Roger joue la carte
de la poésie avec ces
« Baloons » (oui, avec un
seul l), des œufs façon
boudruches garnis de
petits sapins au chocolat
noir, amandes, zestes
d'orange et raisins secs.
Une touche de magie pour
les grands enfants. CC
*Baloons au chocolat
Madagascar 65%,
à partir de 60 €.*



Hast

PARIS

nouveau créneau

Depuis début novembre, à Paris, le quartier de la Madeleine accueille le CUPRA City Garage, un vaste espace dédié à l'art de vivre, imaginé par la jeune marque automobile espagnole CUPRA. Inscrit dans l'air du temps, ce nouveau lieu aux multiples facettes invite à la convivialité et à la découverte.

Photos Jean-Charles Caslot



EXPÉRIENCE URBAINE

Connu pour son dynamisme et son inventivité, CUPRA a déjà pu mettre en œuvre son innovant concept de lieu hybride inspiré par la marque, ainsi que par la ville qui l'accueille. Ainsi, Séville, Valence, Sydney, Lisbonne, Munich ou Rotterdam ont déjà inauguré leurs propres City Garages, des espaces de vie qui revisitent totalement l'image que l'on se fait du showroom automobile, puisqu'ils proposent à chaque fois une expérience bien plus vaste. Qui évidemment, commence toujours par un décor. A Paris ainsi, d'emblée, on ne pourra qu'être séduit par la localisation, idéale, de ce nouveau flagship, installé entre la place de la Madeleine et l'Opéra, à l'angle de la rue Cambon et face à la mythique salle de l'Olympia. Là, on sera bluffé dès l'entrée, par une gigantesque et magnifique fresque murale signée par l'artiste Chris Princic - plus connu sous le nom de &thankyou - avant de découvrir les 300 m2 d'un univers aussi beau et authentique qu'avant-gardiste. Car ici, l'équilibre est parfait

entre l'harmonie de tons bleu pétrole et gris chers à CUPRA, déclinés au gré de matériaux bruts et les éléments immersifs, plafond cuivré évoquant les remous de la Seine ou miroir lumineux central. Et puis, alors que les écrans digitaux assurent l'animation, les espaces voués à la détente se dévoilent peu à peu, là aussi dans des proportions idéales.

DES EXPÉRIENCES MULTIPLES

Car, ouvert à tous, le CUPRA City Garage est un lieu où l'on est invité à venir se détendre, travailler et coworker, shopper ou flâner, mais aussi déguster. Aussi, la pièce-maîtresse du lieu est-elle la pâtisserie, installée là pour rendre hommage au bon goût gastronomique des Français et menée de main de maître par le talentueux Jeffrey Cagnes. Dotée d'un comptoir, d'un espace lounge et d'une terrasse végétalisée ouverte toute l'année, celle-ci propose les créations du chef, à apprécier sur place, à emporter et même à commander en click&collect. Comme un pont entre l'Espagne

et la France, ces délices inédits, sucrés ou parfois salés, incitent à la découverte (Crème catalane, Turrón...) ou revisitent nos grands classiques avec une pointe de soleil, à l'instar du « Baba Sangria » ou du fameux « Paris-Barcelone », dessert-signature qui réinvente le Paris-Brest. Une vraie pause gourmande qui pourra ensuite se prolonger par une petite session shopping au vu de la belle collection lifestyle (mode, accessoires et sport) développée par la marque, ou par une discussion passionnante et passionnée avec le CUPRA Master, maître incontesté de l'endroit. Et puisque celui-ci, en plus de proposer des services pratiques (jockeyage, etc.) organise des test-drive, peut-être se laisser tenter par une échappée avec l'un des modèles de voitures présentés. Enfin, si l'on ajoute que le City Garage dévoile en prime à l'étage, outre un lounge réservé à ses clients, une salle de meeting privative, on imagine que nombreux seront ceux qui décideront d'en faire leur QG.



CUPRA City Garage,
1 boulevard de la Madeleine, Paris 1er.
Ouvert du lundi au samedi, de 10h à 18h30.



FEATHER POWER

La mode n'est qu'un éternel recommencement mais qu'elle est belle lorsqu'elle se tourne vers les inspirations 70's! Cet hiver, le label français éco responsable Pyrenex propulse trois nouveaux modèles genderless regardant dans le rétro des années pattes d'éph. De quoi s'emmitoufler de velours côtelé ou d'imprimé Flower Power en sortant du Palace ou en glissant tout schuss vers la planète style. AM

(VRAIS) CAILLOUX, CHOUX, BIJOUX

The Wild propose des piercings, boucles d'oreilles et bagues en or véritable et diamants authentiques, à des prix accessibles. La raison ? Un métal certes précieux, mais estampillé 14 carats. Pour le reste, la marque privilégie l'épure et l'équilibre des lignes, pour un design contemporain, qui plus est, produit artisanalement. Un bijou pointu, un achat durable, un prix qui ne pique pas... Qui dit mieux ? EC De 195€ à 575€. thewildjwls.com



FAIRE ÉCHO AU TEMPS DE LA MODE

Le MoMu d'Anvers, musée de la Mode particulièrement inspiré, présente une installation en ECHO à ce numéro d'Apollo. L'idée de la mémoire tissée en cocon et révélée par les regards de Louise Bourgeois, Simone Rocha et Anne

Teresa De Keersmaeker. Une exposition sur les étapes de la vie en vêtements investis, sensorielle, tactile, textile. Mais pas futile. EC

ECHO - Enveloppé dans le souvenir, jusqu'au 25/02/2024

au MoMu.

Plus d'infos momu.be



© Alex Van Gelder, issue de la série Mumbling Beauty, Louise Bourgeois, 2008-2010



© Cyrille Derouineau

JE ME SOUVIENS, JE ME RAPPELLE

Au décès de son grand-père en 2011, le photographe Cyrille Derouineau a commencé à immortaliser la maison de celui-ci, désormais vidée de ses habitants. Un travail débuté presque sans y penser, qui a vraiment pris tout son sens deux ans plus tard, quand il a été temps de vendre ce repaire (repère) familial posé en région parisienne, à Mitry-Mory, non loin de Roissy. Car en même temps qu'il accumulait des images, du buffet de la salle à manger au prunus du jardin, c'est un vaste pan de sa vie qui affleurerait. Mais ce n'est qu'une poignée d'années plus tard que l'artiste a eu l'idée de réunir ces images dans un recueil, en les mêlant avec d'anciennes photos prises là depuis les années 30. Agrémenté de ses propres petits textes distillés sous forme de « Je me souviens... » (le rideau de lanières en plastique, l'horloge en bois...) et d'une poétique introduction de l'écrivaine Michèle Lesbre, cet album personnel a ce qu'il faut pour résonner chez tous ceux qui sont sensibles à la beauté de la nostalgie. CC

23 rue de la Commune de Paris, une maison de famille, de Cyrille Derouineau, éditions Trans Photographic Press, 144 pages, 120 photos, 35 €. transphotographic.com



VICTORINOX



SPECTRA 3.0
LAISSEZ L'INNOVATION
VOUS TRANSPORTER

Élargissez vos horizons et voyagez surclassé : avec ce bagage au design ingénieux et durable pensé pour voyager en toute sérénité.

PAR LES CRÉATEURS DU COUTEAU SUISSE ORIGINAL™
FONDÉE EN 1884



reddot winner 2022

LE TEMPS DU PORTUGAL

Au sortir de sa dernière édition, la très dynamique Fashion Week de Porto confirme tout le bien qu'on en pensait.

Focus sur quelques-uns de ses atouts, y compris les marques pointues qui s'y sont le plus fait remarquer.

Texte Arthur Mayadoux Photos DR English text p.138

Emmenée par sa talentueuse directrice, Monica Neto, la Fashion Week de Porto fait bouger les lignes de l'industrie de la mode à une échelle mondiale, notamment grâce à ses partenariats avec Tranoï (un des plus importants salons de vente mode B to B) ou encore CANEX, le programme de soutien au développement culturel de la banque Afreximbank. Elle propose une (r)évolution où l'innovation dans le design, le real business et la durabilité se marient et surtout, font des «petits» qui grandissent à vitesse grand V. Arrêt sur image bienvenu, sur une famille multiculturelle qui tricote fort l'avenir du prêt-à-porter.



TJWHO®, l'élégant outsider

Le label nigérian impose un style à rebours des clichés sur la mode africaine.

C'est sans doute le passage de Taju Ibrahim, son designer, par l'architecture, qui donne à ses collections un aspect quasi brutaliste. Les vêtements sont inspirés tant des couturiers japonais que des cultures traditionnelles de l'Afrique.

Car la marque se veut panafricaine, mais avant tout globale. Preuve en est la star de la collection : un ensemble tailleur en denim aux influences western, embelli avec des broderies marocaines. Aujourd'hui, il apparaît certain qu'avec le soutien de CANEX pour la mise en relation avec les producteurs et la présentation dans les salons de vente, la jeune maison est prête à s'imposer sur la scène mode planétaire.

tjwho.co/ / [@tjwho.universe](https://www.instagram.com/tjwho.universe)



WUMAN, l'artiste absolu

Finaliste du Amiri Prize 2023, le directeur créatif Ekwerike Chukwuma de Wuman peint en live une fresque pendant le défilé. Car ses dessins sont au centre de sa collection où se déclinent des silhouettes étranges et enfantines aux couleurs vives et des motifs imprimés sur coton ou tricotés dans des mailles souples. Un vestiaire élégant et arty où simplicité de la ligne et travail de la matière bâtissent un dressing de pièces intemporelles absolutely needed... thewumanbrand.com/ [@thewumanbrand](https://www.instagram.com/thewumanbrand)

ERNEST W.BAKER, les enfants prodiges

Il y a peu, le duo portugais-étasunien a décidé de déménager. Après quelques années à Milan, où ils se sont rencontrés, Inês Amorim et Reid Baker ont choisi de rapprocher leur studio des manufactures afin de garder le savoir-faire au cœur de l'ADN (et des produits) de leur maison. C'est donc en plein territoire portuan que les costumes Ernest W.Baker continuent d'être dessinés, coupés et assemblés pour leur garantir une qualité d'exception. Car la marque à la main et au design si exigeants doit désormais faire face à une demande internationale en pleine explosion : aujourd'hui, le label est vendu dans pas moins de 19 pays. ernest-w-baker.com/ [@ernest_w_baker](https://www.instagram.com/ernest_w_baker)



S
C
D
SURESNES
CITÉS
DANSE

11 janv > 8 fév 2024

ÉDITION
#32



théâtre de
Suresnes
Jean Vilar

suresnes-cites-danse.com



anniversaire

HAPPY BIRTHAYZ TOY'ALL

Texte
Arthur Mayadoux
Photo
Olivia Haudry

Disney clôture les célébrations de son centenaire avec une série de concerts-événements à travers la France, qui réuniront plus de 500 artistes sur scène. L'occasion de chanter à tue-tête *C'est la fête* et autres tubes incontestés.
disneyenconcert.com

Victorinox prépare ses 140 ans avec une collection de montres Journey 1884 dans une édition spéciale limitée: un bel objet pour retenir ce temps qui passe sans faire de bruit.
victorinox.com

L'incubateur de talents **Au-delà du Cuir** fête ses dix ans d'accompagnement de la maroquinerie et de la chaussure françaises avec un bel ouvrage préfacé par Olivier Saillard. Chic, innovant & cuir!
audeladucuir.com

Toute jeune mais déjà reconduite, la collaboration **Pyrenex x Roseanna** fête ses deux ans avec un second drop de doudounes urbaines. Notre détail favori? L'imprimé animalier pour un style genderless et rugissant.
pyrenex.com

Un cinquantenaire qui passe crème pour l'iconique «Butter boot» de **Timberland**. L'occasion de redécouvrir toute une gamme de chaussures camel qui combattent l'ennui en ces temps de grand beige trop minimal.
timberland.fr

À l'occasion des 50 ans de ses collections de sous-vêtements, le label portugais **Impetus** propose une ligne d'intemporels, dont une sélection homewear pour continuer de chiller. Confort et stylé!
impetusunderwear.com



INCORIO

La Première Collection Femme

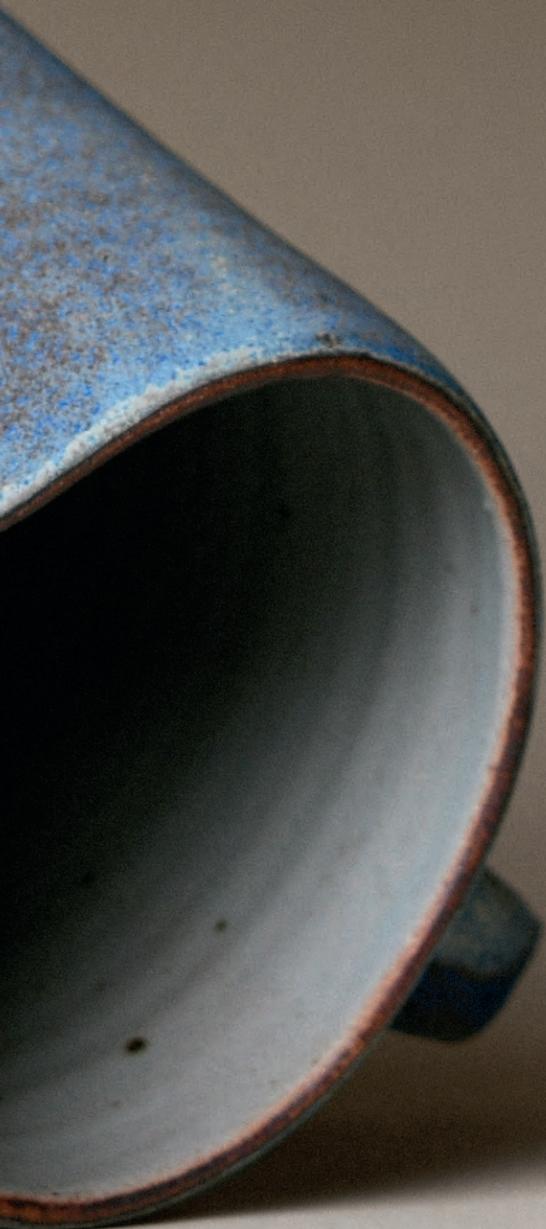
Découvrez notre vision du soulier idéal, qui allie
la qualité des grands chausseurs et le confort des sneakers

www.incorio.com - 33 rue du Dragon, Paris



FUTURISMES

Photo
gra
raphie
Clément
Philippe
Réalisation
Arthur
Mayadoux
Objects
ZEBRES
Paris



Ensemble d'une coupe
et d'un pichet en grès
porcelainique, engobe
avec signature en creux
par INGRID VAN MUNSTER.



Bague "Parva"
Saphir Padparadscha
Cognac Malgache
de 5.565 carats taillé
en Émeraude avec
pavage intérieur
composé de
70 Padparadschas
brillants par
MAISON AVANI.



Montre Square Bang
Unico Sapphire 42 mm,
boîtier et lunette en verre
saphir poli, mouvement
HUB1280 de manufacture
UNICO à remontage
automatique avec
chronographe Flyback
et roue à colonnes
par HUBLOT.



Médaille-talisman
"Lune" en or
18 carats certifié
Fairmined par
CELINE LAREYNIÉ.
Hauteur 1,6 cm.



Chevalière
"Crying eye"
et "Square eye"
en bronze doré
émaillé noir
et blanc par
SAMUEL FRANÇOIS.



Montre J12 en
céramique haute
résistance et or
jaune 18 carats,
mouvement
manufacture
à remontage
automatique,
calibre 12.1
par CHANEL.





Lampes "Gloria"
déclinée en deux
tailles - édition
ZEBRES 2023
réalisées en France
dans les ateliers
GWILEN en matériau
décarboné issu de
sédiments marins
teinté dans la masse
avec des pigments
naturels designé par
EDOUARD BOULMIER.
Hauteur 56 cm
et 35 cm.



“Coque Striée”
composée de
gobelets en
porcelaine modelée
et gravée par
BÉNÉDICTE VALLET.
Hauteur 12 cm.

roman



the great

Texte & interview
Elisabeth Clauss
Peinture & dessins
Olivier Specio
English text
p. 138

ADDOLES CENCE DANS LA TOURM ENTE

Le journaliste et chroniqueur belge Jérôme Colin sort un livre coup de poing, roman dont les données sont issues de la réalité. Son sujet, celui de la souffrance chez les jeunes, n'est pas neuf. Mais il prend de l'ampleur, change de forme, charge sous de nouveaux angles. Avec *Les Dragons*, l'auteur alerte: «*Il est grand temps d'organiser des assises de la santé mentale des ados*». Pour leur redonner des ailes, sans écailles si possible.

E

n déroulant le fil entortillé d'un amour tourmenté entre deux ados malmenés par la vie à des niveaux différents, Jérôme Colin plante le décor d'une clinique psychiatrique fictive où se jouent des questions réelles, urgentes. À peine assis face à nous pour présenter les enjeux de son roman documenté, l'auteur annonce, parce qu'il n'y a pas de temps à perdre: «C'est un livre d'utilité publique. Aujourd'hui, un enfant de 12 à 18 ans sur trois déclare souffrir de troubles anxieux ou de dépression. Un enfant sur dix déclare avoir déjà pensé au suicide. Ces statistiques me terrifient. Qui ne feraient-elles pas paniquer? Depuis la fin du Covid, on constate une explosion de plus de 50% de tentatives de suicide chez les jeunes filles, et concernant les hospitalisations d'urgence pour automutilations, une augmentation de plus de 40%. Mon métier de journaliste, c'est de mettre des questions sur la table. Ces enfants n'ont pas de voix, ils sont dans des hôpitaux, enfermés dans leur mal-être, et dehors, on ne les entend pas. J'ai décidé d'être leur voix.» Jérôme reste en contact avec la plupart d'entre eux: «Je les ai trop aimés pour les laisser tomber.» Le constat d'un changement de la condition adolescente, qu'elle passe par un prisme dramatique ou qu'elle soit vécue avec plus de douceur, est partagé par de nombreux professionnels de santé. Le monde a évolué, les cadres ont bougé. Grandir en équilibre demande une nouvelle souplesse.

Des chocs de titans aux pieds d'argile

Virginie Vanhoof est psychologue depuis 2002 dans l'unité réservée aux adolescents et jeunes adultes de 13 à 20 ans d'un hôpital psychiatrique en Belgique, le Domaine. Sans surprise, elle observe que les demandes liées à la santé mentale des jeunes ont augmenté au moment du Covid. Elle souligne un paradoxe: «Les adolescents peuvent être extrêmement résilients et trouver des moyens de s'en sortir dans leur entourage, auprès de leurs pairs. Mais au moment de la crise sanitaire avec le confinement, ils ont été privés de leurs relations sociales à l'école, au sport, dans leurs groupes d'amis, ce qui a rendu la situation critique.» Cette spécialiste pointe également un bouleversement sociétal apparu avec la génération Z (née entre 1996 et 2010), et qui rend la situation de ces jeunes différente de ceux d'il y a 20 ans: «Pour cette génération en particulier, l'image a remplacé le verbe. Tik Tok ou Snapchat se sont substitués aux mots et à la parole. Leurs parents, qui sont parfois même des milléniaux, ont connu la transition avec le monde numérique et les réseaux sociaux, ils ont en quelque sorte une double culture. Mais les jeunes de la génération Z sont les premiers à se retrouver seuls face à leurs écrans avec une prépondérance de l'image, qui s'accélère.» Virginie Vanhoof souligne d'autres difficultés contextuelles: «Les rituels de passage de l'enfance à l'âge adulte n'existent plus vraiment dans notre société. Avant, il fallait obtenir des diplômes, faire son service militaire... Aujourd'hui, les adolescents doivent inventer une manière de grandir, sans références sociales traditionnelles auxquelles se raccrocher: le fossé se creuse entre eux et le monde des adultes, il leur manque une nécessaire triangulation. Via les réseaux sociaux, ils n'ont accès qu'à des aphorismes, et plus personne ne les aide à développer leurs pensées.» Après des mois d'enquête motivés par sa propre histoire, Jérôme Colin, qui vit par et pour les mots, s'est donné pour mission de raconter leurs maux.



Interview

JEROME COLIN, QUAND LES DRAGONS SOUS LE LIT SONT NICHÉS DANS LE COEUR

Vous êtes-vous toujours intéressé à la question de la santé mentale ?

Non, je me suis toujours intéressé à la normalité. Et de la normalité à la maladie, il n'y a qu'un pas. Le sujet de l'exclusion scolaire me touche aussi beaucoup.

À la lecture de votre livre dont le protagoniste principal porte votre prénom, on ne peut s'empêcher d'en interroger la dimension autobiographique...

C'est un roman, mais la colère de Jérôme est la mienne. Le reste, les sujets de souffrance des personnages, leurs histoires, sont de la fiction.

Pourquoi observe-t-on une prévalence de filles dans les centres de soins ?

Elles sont en effet entre 70 et 80%* de jeunes filles en hôpitaux psychiatriques. C'est le premier choc que j'ai reçu pendant mon immersion pour préparer *Les Dragons*, et il y a plusieurs raisons à cette répartition: d'abord, les filles sont plus aptes culturellement à demander de l'aide. L'autre explication, c'est l'impact du patriarcat. J'entends la main de l'homme, et la violence sexuelle sur les jeunes femmes. Il est important de comprendre pourquoi les garçons vont projeter leur violence sur quelqu'un d'autre, se battre, fuguer, avoir des comportements à risque, tandis que les filles vont s'arrêter de manger ou s'automutiler. Pourquoi elles reproduisent la violence sur elles-mêmes et pas sur les autres. C'est un immense sujet de société, que de donner l'autorisation aux filles de retourner leur colère vers l'extérieur.

En quoi a consisté votre immersion ?

Je voulais faire tomber amoureux deux ados de 15 et 17 ans, parce que c'est l'amour qui sauve le monde. En tout cas parfois, il sauve les gens. Moi, j'ai été sauvé par une femme, vraiment. Pour bien appréhender ce qui se passe pour ces enfants déclassés, j'ai appris à connaître les soignants, je voulais savoir qui sont ces gens qui se lèvent tous les jours pour essayer de réparer les gamins. Ensuite, je voulais comprendre qui sont ces enfants, qui sont si nombreux. Aujourd'hui à Paris, à Lyon, à Marseille, il y a six mois d'attente pour espérer avoir une place dans un hôpital psychiatrique. Cela signifie que des parents se retrouvent impuissants, parfois pendant des mois, avec un ado qui veut se faire du mal. Comment gérer une si-



«C'est un immense sujet de société, que de donner l'autorisation aux filles de retourner leur colère vers l'extérieur.»



tuation pareille? Ces gamins, j'avais mille questions à leur poser. «*Qui êtes-vous?*», «*Qu'est-ce qui vous fait autant souffrir?*» Parce que c'est différent, quand on passe derrière les murs. Et j'étais bien loin de la réalité. Comment peut-on avoir vécu aussi peu de temps, et déjà traversé autant de difficultés?

Qu'est-ce qui diffère pour la jeunesse actuelle par rapport aux générations précédentes?

Elles avaient des idéaux. Même en 1917 en pleine guerre, les jeunes rêvaient d'un avenir. C'était la révolution industrielle, on se dirigeait vers un nouveau siècle où tout allait s'arranger, on était façonnés par des traditions, on allait à l'école puis à l'usine comme papa et grand-papa. Il y avait une perspective de société. Aujourd'hui, j'aurais du mal à vous citer un idéal. Et les enfants que j'ai rencontrés sont tous des Peter Pan. Ils ne veulent pas devenir adultes.

Pourquoi sortir cette histoire maintenant?

Le dé clic a été la lecture des statistiques, notamment sur la santé mentale des jeunes filles, qui est vraiment une question particulière. Nous les adultes, on doit quand même se poser cette question: qu'est-ce qu'on accepte qui est inacceptable? La raison pour laquelle on ne veut pas voir ces enfants, qu'on parle encore trop peu du suicide adolescent qui devrait faire la une de tous les journaux, c'est qu'ils sont le symptôme de nos compromissions. Ils nous jugent, en disant «*Je ne veux pas vivre dans ton monde*». Et ça, on ne veut pas y faire face.

«Les enfants que j'ai rencontrés sont tous des Peter Pan. Ils ne veulent pas devenir adultes.»

Lors de votre immersion, qu'avez-vous observé comme déclencheur chez les garçons en particulier?

Tous les enfants que j'ai vus là-bas, vraiment tous, ont un rapport très aigu, bien plus que nous, à la question de la justice, et donc de l'injustice. Or si jusque dans ton corps, par la perception que tu as du monde, tu ne supportes pas l'injustice, très honnêtement, ça devient compliqué de vivre. Et je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles ces enfants-là sont derrière les murs d'hôpitaux psychiatriques.

Quelles seraient les solutions?

Il est temps de faire un grand état des lieux de la santé mentale des adolescents en Belgique et en France. Il y a des études ponctuelles qui sortent, mais rien de global. Il faudrait aider à poser les premiers pansements, c'est-à-dire mettre des moyens dans tous les secteurs de l'aide à la jeunesse, notamment la psychiatrie. Il faudrait créer des emplois, construire des structures d'accueil, parce qu'il est absolument intolérable que dans des pays riches comme la France, on doive attendre des mois pour avoir une place pour son enfant dans un centre de soins. Et ensuite, il faudra réfléchir à la société que nous voulons construire. Tout tourne autour de l'argent et en cas d'angoisse, on se dope à la consommation. C'est la grande différence avec le fait d'avoir un idéal. Les réseaux sociaux valorisent l'argent facile mais c'est un piège parce que par le travail, on se réalise aussi.

Qu'en est-il des nouveaux modèles masculins?

Dans les années 80-90 il y avait les «dieux du stade», des icônes sportives admirées pour leurs performances. Mais aujourd'hui, les stars du foot qui font office de *role model* renvoient surtout une image liée à la fortune. Ça ajoute au sentiment d'injustice pour beaucoup.

Pourquoi êtes-vous devenu leur voix?

Peut-être qu'on est en train de payer l'enfant roi, je n'en sais rien, je ne suis pas psychiatre et je ne suis pas chercheur. Mais ce dont je suis sûr et ce que j'ai voulu dire, c'est que nos enfants doivent garder leurs pulsions de vie.

(* Virginia Vanhoof observe de son côté une proportion de 95% de filles au Domaine)



Les Dragons
de Jérôme Colin,
192 pages,
Editions Allary.



— LES — NOCTURNES DE SOFIANE PAMART



Pianiste-compositeur, virtuose classique qui brise toutes les frontières musicales au fil de ses collaborations avec des artistes venus d'horizons divers (rap surtout, mais aussi jazz ou pop, comme avec le regretté Arno), Sofiane Pamart sort maintenant un troisième album solo, intitulé *Noche*.

Propos recueillis par **Hannah Walti**
Photos **Stéphanie Volpato**
Stylisme **Arthur Mayadoux**
Mise en beauté **Fabien Giambona**
Assistante stylisme **Cristina Medina**





Ensemble
YOHJI
YAMAMOTO,
composé
d'un manteau
à motifs,
un blazer en
velours noir,
une chemise,
une jupe
portefeuille,
sabots
en argent
CHRISTIAN
LOUBOUTIN,
lunettes
PONTET
EYEWEAR.



Blazer et gilet
plissés ISSEY MIYAKE
HOMME, chemise
vert olive CHARVET,
pantalon en daim
kaki BARBARA
BUI, chaussettes
FALKE, mocassins
noirs CHRISTIAN
LOUBOUTIN,
lunettes PONTET
EYEWEAR, bijoux
personnels.

C'est avec une immense générosité que Sofiane Pamart évoque sa musique dans une toute petite pièce au-dessus du studio photo où l'on shoote son portrait; une pièce angulaire et toute blanche avec une verrière qui donne sur le ciel d'automne et qui fait penser à un décor de théâtre. Au fil des quatre premières années d'une carrière déjà brillante, l'artiste a construit une identité qui le sort du lot, mais c'est depuis l'enfance qu'il compose avec une sincérité désarmante. Avec son dernier album, il dévoile aujourd'hui à son public, une nouvelle facette de son intériorité, celle qui apparaît quand la nuit est tombée. Des morceaux qu'il a créés pour qu'on les écoute en boucle, de la tombée du jour jusqu'aux premiers rayons du soleil.

Quand tu étais enfant, tu étais un oiseau de nuit?

Je le suis devenu davantage en grandissant. Enfant, en revanche, j'étais un peu plus réglé, parce que ma mère me réveillait plus tôt le matin avant d'aller à l'école pour que je travaille un peu mon piano. Je suivais une sorte de discipline sportive... Et c'est après, quand j'ai pu le faire, que j'ai voulu déconstruire tout ça et que j'ai commencé à basculer vers l'oiseau nocturne. Donc je pense que j'ai d'abord eu un premier cycle dans ma vie où le bon élément naturel, c'était vraiment le jour, et puis un second cycle où ça a basculé dans la nuit.

Qu'as-tu voulu dire avec ce nouvel album?

Noche, comme son nom l'indique, c'est un album sur l'univers de la nuit, que j'ai écrit en Amérique latine. Presque tous les morceaux, je les ai composés de nuit, dans une ambiance de mystère, au moment où le monde s'est éteint. Dans l'obscurité, on est plus à l'écoute de soi-même, à l'écoute de ce qui se passe à l'intérieur de soi. Parce qu'en fait, c'est enfin le moment où on peut se ressourcer et ne pas être parasité par les bruits du jour, par les activités diurnes. L'album retrace ce voyage-là. Un voyage nocturne.

C'est donc une œuvre très personnelle?

Oui, je me livre plus intimement. J'ai essayé d'aller encore davantage au fond de moi-même, trouver quelque chose de très, très, très intime, mais qui puisse faire écho avec l'intimité d'autres personnes. Dans une musique sans paroles, je ne suis pas obligé de me révéler complètement. Ça veut dire que je peux dire quelque chose de très, très secret, que je n'aurais pas envie de dévoiler en vérité avec des mots, mais puisque c'est de la musique, ça reste mystérieux. Et j'adore ce mélange de mystère et de sincérité.

Qu'espères-tu atteindre quand tu commences à composer un morceau?

Je vise l'émotion. À partir du moment où j'arrive à atteindre l'émotion, j'ai l'impression d'avoir accompli ma mission. Je peux écrire un morceau riche, intelligent dans les accords comme dans les mélodies et puis le jeter, parce qu'au final, je ne le trouve pas assez sincère.

Trench-coat marron en laine par GANT, blazer en velours rouge GIORGIO ARMANI, pull col roulé MAISON MONTAGUT, pantalon à motifs en velours côtelé CARHARTT, sabots en cuir noir CHRISTIAN LOUBOUTIN, lunettes CELINE.



Sofiane Pamart is a pianist-composer and classical virtuoso who breaks all musical boundaries through his collaborations with artists from diverse backgrounds (rap above all, but also jazz and pop, such as with the late Arno). He is now releasing a third solo album, entitled *Noche*.

Sofiane Pamart talks about his music with immense generosity in a tiny room above the photo studio where his portrait is shot; an angular, all-white room with a skylight looking out on the autumn sky and reminiscent of a theatre set. Over the first four years of an already brilliant career, the artist has already built an identity that sets him apart from the crowd, but he has been composing with disarming sincerity since childhood. With his new album, he is now revealing to his audience a new facet of his inner self, the one that appears when night has fallen. These are tracks he has created to be listened to over and over again, from nightfall to the first rays of sunshine.

When you were a child, were you a night owl?

I became more of a night owl as I got older. As a child, however, I was a bit more regulated, because my mother woke me up earlier in the morning before going to school so that I could work on my piano a bit. I followed a kind of sports discipline... And it was afterwards, when I was able to do it, that I wanted to deconstruct all that and that I started to switch to the night bird. So I think I had a first cycle in my life where the good natural element was really the day, and then a second cycle where it switched to the night.

What did you want to say with this new album?

Noche, as the name suggests, is an album about the world of night, which I wrote in Latin America. I wrote almost all the tracks at night, in an atmosphere of mystery, just as the world was coming to an end. In the dark, you're more in tune with yourself, with what's going on inside you. Because, in fact, it's finally the moment when you can recharge your batteries and not be disturbed by the noise of the day, by the activities of the day. The album retraces that journey. A nocturnal journey.

So it's a very personal work?

Yes, I give myself away more intimately. I tried to go even deeper into myself, to find something very, very, very intimate, but which could echo the intimacy of other people. In music without words, I don't have to reveal myself completely. That means I can say something very, very secret that I wouldn't really want to reveal in words, but because it's music, it remains mysterious. And I love that mix of mystery and sincerity.

What do you hope to achieve when you start composing a song?

I aim for emotion. As soon as I can achieve emotion, I feel I've accomplished my mission. I can write a rich track, with intelligent chords and melodies, and then throw it away because in the end I don't think it's sincere enough. Sincerity is what I find most important in music. If you touch on emotion, it doesn't matter what kind, but a particular emotion, then you're touching on something very, very universal.

“L'identité est un chemin, comme un fil invisible qui nous mène vers le meilleur soi possible.”

La sincérité, c'est ce que je trouve le plus important dans la musique. Si tu touches à l'émotion, peu importe laquelle, mais une émotion particulière, tu touches alors à quelque chose de très très universel.

Est-ce que tu ressentais déjà cette émotion quand tu étais au Conservatoire? Est-ce que tu l'infusais aussi dans les pièces que tu jouais?

C'était même mon problème, c'est que je voulais mettre trop de singularité dans mes interprétations. J'étais trop pressé d'affirmer ma personnalité, et ce, sans prendre le temps d'apprendre comment jouer, comment jouer du baroque, comment jouer du romantique... Ce qui m'intéressait, c'était déjà la culture de la singularité. Et puis j'ai appris que c'était intéressant aussi, de passer par un chemin qui n'était pas mon chemin naturel, pour pouvoir ensuite me faire une opinion. Et pour ça, j'ai eu la chance d'avoir beaucoup de maîtres sur ma route, des personnes qui m'ont imposé des cadres, pour que je comprenne un tas de choses. Mais vu que j'étais suffisamment rebelle, je savais que j'allais reprendre ma liberté un jour où l'autre.

Tu étais un enfant rebelle?

Oui, mais il y avait ma mère! Quand j'étais petit, elle se cachait, elle restait devant la porte du cours parce que je n'avais peur de personne, sauf d'elle. Et donc, du coup, juste parce que je savais qu'elle était derrière la porte, je me tenais tranquille. J'étais un peu plus concentré. Depuis l'enfance, je n'aime pas les postures du Conservatoire en général, les uniformes... L'autorité sociale, c'est un truc qui m'a toujours dérangé, mais l'autorité de ma mère, je l'ai toujours respectée. Je n'ai pas le choix!

Tu t'exprimes aussi beaucoup avec ton look, qui est vraiment différent de celui des autres pianistes-concertistes...

Je trouve que l'identité, c'est un long chemin. Il y a comme un fil invisible qui nous emmène vers notre meilleure identité possible. Au fil des années, on ne fait que se remettre en question jusqu'à atteindre cette identité-là. Moi, j'avais en tête une sorte de super héros, un «super moi» que je rêvais d'être depuis l'enfance, mais je ne savais pas trop comment m'y prendre. Alors j'ai beaucoup observé les autres et puis petit à petit, j'ai fini par trouver une manière de me raconter. Pour moi, ce qui est important dans les vêtements que je porte, c'est ce que je vois quand je prends de la distance sur moi-même. Qui est cette personne qui va au piano et qui porte un kimono, des lunettes, etc.? Qu'est-ce qu'elle exprime à ce moment-là? Parce que quand je joue, c'est ce message qui s'amplifie. Et d'un seul coup, ça crée quelque chose d'assez unique.

Grâce à ta musique et ta personnalité, tu réussis à toucher des gens qui ne se seraient pas spontanément intéressés au piano...



Manteau
en peau
LOEWE,
débardeur
blanc LOUIS
GABRIEL
NOUCHI,
chemise
blanche
HAST,
lunettes
FENDI.

troisième mouvement

Manteau
en laine par
GIVENCHY,
pull col
roulé crème
MAISON
MONTAGUT,
pantalon en
velours noir
GIORGIO
ARMANI,
bottine noires
en cuir JIMMY
CHOO, bob
en velours
MAISON
BIRTH.



Oui, je suis parvenu à rallier un public différent, à amener à ma musique des gens qui ont l'impression qu'elle les concerne. Et ça, j'en suis content. Parce qu'enfant, je ne trouvais pas de pianiste auquel m'identifier et je me reconnaissais plus dans les rappeurs et les chanteurs, qui me paraissaient plus libres. Je trouve que briser un peu les codes ou s'en affranchir complètement, c'est ça la plus belle des libertés. Moi je suis artiste, donc du coup, mon rôle, c'est justement d'incarner une singularité. Et je le fais à fond, parce que je trouve que ça peut donner envie à d'autres personnes de faire la même chose dans leur vie.

Quand tu étais plus jeune, qui étaient tes modèles?

Ce n'étaient pas des pianistes. Michael Jackson, David Bowie, Michael Jordan. C'étaient les héros de mon enfance, des superhéros. Tout en étant conscient que dans la vie, ils pouvaient avoir leurs faiblesses, je trouvais qu'ils incarnaient quelque chose de surhumain, comme un personnage de dessin animé qui est une sorte de «role model» pour l'humanité. Tout ce que chacun a fait dans son art, c'est quelque chose qui tire vraiment vers le haut, je trouve. Bowie, sa manière de se maquiller, je trouve ça fascinant. Encore aujourd'hui, quand je vois des images de lui, je me demande toujours comment il peut oser faire ça, raconter autant de choses d'une façon aussi originale. Côté piano tout de même, j'étais admiratif de Horowitz, parce j'avais l'impression d'entendre la Callas quand il jouait au piano. Comme si j'écoutais des gens qui chantaient avec leur âme, alors qu'il produisait juste la musique avec ses doigts. Donc du coup, je trouvais ça fascinant, mais je n'en rêvais tout de même pas autant que des personnages de pop culture.

Et maintenant on te considère comme «le Piano King». Tu te sens un peu comme un super héros?

Arriver à incarner quelque chose qui nous dépasse, qui est encore mieux que ce qu'on est réellement, je pense que c'est un peu ça notre jeu d'artiste. Inspirer. «*Tu as un grand pouvoir, ça implique de grandes responsabilités*», ce genre de trucs-là, moi, j'en rêve depuis tout petit. Et quand j'étais enfant, vu que j'étais le seul à jouer du piano, j'avais l'impression de posséder quelque chose de très précieux. Évidemment, dès que j'allais dans des milieux où davantage de gens sont pianistes, ça marchait un peu moins bien, mais chez moi, c'était d'une rareté... C'était incroyable. Et donc, du coup, j'ai l'impression que dans la tête du petit que j'étais, j'avais déjà mon super pouvoir. Après, il fallait que je trouve quoi construire tout autour.

Est-ce qu'il y avait aussi un sentiment de responsabilité?

Le sentiment de responsabilité, c'était d'accomplir quelque chose de grand dans ce qu'on choisissait. Mon grand-père travaillait dans les mines du Nord de la France où il a perdu la vie. Ce genre de métiers,

“J'étais admiratif de Horowitz, parce que j'avais l'impression d'entendre la Callas.”

Did you already feel this emotion when you were at the Conservatoire? Did you infuse it into the pieces you played?

My problem was that I wanted to put too much individuality into my interpretations. I was in too much of a hurry to assert my personality, without taking the time to learn how to play, how to play Baroque, how to play Romantic... What interested me was already the culture of singularity.

And then I learnt that it was also interesting to take a path that wasn't my natural path, so that I could then form an opinion. And for that, I was lucky enough to have a lot of masters along the way, people who imposed frameworks on me so that I could understand a lot of things. But because I was rebellious enough, I knew that one day I would regain my freedom.

You were a rebellious child?

Yes, but there was my mother! When I was little, she used to hide, she used to stand outside the classroom door because I wasn't afraid of anyone, except her. And so, just because I knew she was behind the door, I kept quiet. I was a bit more concentrated. Ever since I was a child, I've disliked the postures of the Conservatoire in general, the uniforms... Social authority is something that's always bothered me, but I've always respected my mother's authority. I don't have a choice!

Thanks to your music and your personality, you've managed to reach people who wouldn't have been spontaneously interested in the piano...

Yes, I've managed to win over a different audience, to bring my music to people who feel it's relevant to them. And I'm happy about that. Because when I was a child, I couldn't find a pianist I could identify with and I felt more at home with rappers and singers, who seemed freer to me. I think that breaking the codes a bit or freeing yourself from them completely is the best kind of freedom. I'm an artist, so my role is to embody a singularity. And I do it wholeheartedly, because I think it can inspire other people to do the same thing in their lives.

When you were younger, who were your role models?

They weren't pianists. Michael Jackson, David Bowie, Michael Jordan. They were the heroes of my childhood, superheroes. Although I was aware that in life they might have their weaknesses, I felt that they embodied something superhuman, like a cartoon character who is a sort of role model for humanity. Everything that each of them has done in their art is something that really pulls people up, I think. Bowie, the way he used make-up, I find fascinating. Even today, when I see images of him, I still

troisième mouvement

wonder how he could dare to do that, to tell so many stories in such an original way. On the piano side, though, I was in awe of Horowitz, because it was as if I could hear La Callas when he played the piano. It was as if I was listening to people singing with their souls, whereas he was just producing the music with his fingers. So I found it fascinating, but I didn't dream about it as much as I did about pop culture characters.

And now you're known as "The Piano King". Do you feel a bit like a superhero?

I think that's what being an artist is all about, embodying something that's even better than what you really are. To inspire. "I've been dreaming about this kind of thing ever since I was a kid. And when I was a child, because I was the only one who played the piano, I felt like I had something very precious. Obviously, as soon as I went to places where more people were pianists, things didn't work out so well, but in my case, it was a rarity... It was incredible. And so, all of a sudden, I have the impression that in the mind of the kid I was, I already had my super power. After that, I had to figure out what to build around it.

You also express yourself a lot with your look, which is really different from that of other concert pianists...

I think that identity is a long road. There's a kind of invisible thread that leads us towards our best possible identity. Over the years, you keep challenging yourself until you reach that identity. I had a sort of superhero in mind, a 'super me' that I'd dreamed of being since childhood, but I didn't really know how to go about it. So I did a lot of observing other people and then, little by little, I ended up finding a way of telling my own story. For me, what's important in the clothes I wear is what I see when I step back from myself. Who is this person going to the piano wearing a kimono, glasses and so on? What are they expressing at that moment? Because when I play, it's this message that gets amplified. And all at once it creates something quite unique.

Was there also a sense of responsibility?

The feeling of responsibility was to achieve something great in whatever you chose. My grandfather worked in the mines of Northern France where he lost his life. You don't choose jobs like that. You do them out of necessity, you do them for something else. For him, it was like a sacrifice, to launch the next generation. Our parents again, they recreated that spiral, of really putting their pleasure aside to offer us the best education there is, to try to take us to something a little higher. The deal we've had since we were kids is that we choose what we want. On the other hand, I think we have to be really brilliant. For me, I had to do something big with the piano, but it wasn't exactly easy where I grew up, near Lille. There are no managers there! It was all very mysterious and I was very naïve about the whole thing. But I absolutely had to build something. And not just music. A career.

“ARRIVER À
incarner quelque
chose qui nous
dépasse, c'est
un peu ça notre
jeu d'artiste.”

on ne les choisit pas. On les fait par nécessité, on les fait pour autre chose. Lui, c'était comme un sacrifice, pour lancer la génération suivante. Nos parents de nouveau, ils ont recréé cette spirale-là, de mettre leur plaisir vraiment de côté pour nous offrir la meilleure éducation qui soit, pour essayer de nous amener vers quelque chose d'un peu plus haut. Nous, le *deal* qu'on a depuis qu'on est petits, c'est qu'on choisit ce qu'on veut. En revanche, selon moi, on se doit d'être vraiment brillants. Moi, il fallait que je fasse quelque chose de grand avec le piano, mais ce n'était pas vraiment facile là où j'ai grandi, près de Lille. Il n'y a pas de managers là-bas ! Tout ça était très mystérieux et j'étais très naïf par rapport à ce milieu. Mais il fallait absolument que je construisse quelque chose. Et pas que de la musique. Une carrière.

Tu as déjà accompli énormément de choses. Est-ce que tu as un but ultime ou est-ce que tu vas juste de l'avant sans t'arrêter ?

Qu'est-ce que cela signifie d'être «le roi du piano»? J'ai l'impression que ça ressemble à un objectif infini. C'est une quête qui se reporte encore et encore. Mais est-ce que cela veut dire être le plus connu de tous tes amis? Le pianiste qui a le plus de cœur? Le génie qui a été couronné par le public? Mais finalement, j'aime bien les buts qui sont comme ça, un peu abstraits, parce que j'ai l'impression que c'est un fil conducteur, une quête, qui implique juste qu'il faut en fait toujours bosser. En revanche, tout ce que je fais, j'ai envie que ce soit très construit. Ma discographie, j'y mets trop de cœur, j'y mets trop d'amour sur le choix des titres, des histoires. Album après album, j'ai l'impression que je suis en train de bâtir une sorte d'édifice. Mais j'ai de la chance, ça fait quatre ans que j'ai lancé ma carrière et ça commence à être suffisant pour que les gens aient déjà vécu beaucoup de choses avec ma musique. Et ça, ça me touche beaucoup. Réussir à influencer sur la vie de plein d'inconnus grâce à la musique, c'est un bel objectif.

Pull vert
en laine
EGONLAB,
pantalon cargo
à motifs DRIES
VAN NOTEN,
boots façon
safari
CHRISTIAN
LOUBOUTIN,
lunettes FRED.



19
Texte
Elisabeth
Claus
English
text
p. 140

LE HOMME
Sous toutes
les coutures

Depuis quelques saisons, des silhouettes masculines ont fait leur apparition sur les podiums des présentations Haute Couture à Paris. Chez Balenciaga, Valentino ou Maison Margiela, l'Homme devient un nouveau sujet d'attention, l'expression d'un luxe différent, hors des sentiers battus du tailoring traditionnel.

Habituellement terrain d'expérimentation de l'excellence pour des maisons rares aux savoir-faire qui épinglent le sublime, la Couture, art appliqué pour collectionneurs avisés, était réservée à la mode Femme. Pour des créations sur-mesure aux détails millimétrés, les hommes, eux, avaient les artisans tailleurs et des marques prestigieuses de prêt-à-porter. Mais la Haute Couture, c'est un travail différent. Des centaines d'heures d'ouvrage, un laboratoire de techniques poussées par une intrinsèque exigence de perfection. Chez la Femme, cette création se traduit généralement par des tenues précieuses, qu'on commande pour une occasion. Ce sont des robes et des bustiers, des fourreaux et des manteaux ultra sophistiqués. Mais dans son nouveau pendant masculin, outre le costume d'une précision d'orfèvre comme on en a vu lors des défilés de juillet dernier chez Balenciaga ou Alexandre Vauthier, la Couture joue plus volontiers le flou, le luxe qui murmure, presque pour tous les jours. Un haut de gamme qu'on dirait casual, mais qu'on reconnaît entre-soi.

Le savoir-faire comme mode d'expression

Demna Gvasalia, Directeur artistique de Balenciaga subversif et bougeur de lignes, a appliqué à sa dernière collection Couture les éléments fort de sa signature: des volumes démesurés, des épaules démultipliant la carrure, des longueurs de pardessus qui frôlent la traîne. A propos de la liberté qu'offre cette bulle singulière dans la mode, il souligne: «*Il n'y a pas qu'un concept en Couture, c'est un exercice de conception dans sa forme la plus pure, la relation entre le corps et le vêtement.*» Dans cette exaltation d'exploration, il a répliqué des codes du luxe – la fourrure notamment – sous forme de trompe-l'œil sur des manteaux-peignoirs, il a réinventé des cols hauts qui évoquent ceux des capes des Carpates, et il a rallongé le bout des chaussures (l'homme moderne méritant d'être stable quand il avance vers sa nouvelle ère). Sous son geste, le cachemire a été réinterprété à partir d'un tricot expérimental sculpté à chaud pour raconter le vent, et directement inspiré des créations de Cristóbal Balenciaga ; d'autres pièces ont fait appel à des techniques inventives pour proposer une parka cocon en coton technique

thermoscellé, notamment. «*En prêt-à-porter, je me concentre sur le fait de créer du désir à travers la mode. Et je consacre la Couture au développement de mon esthétique de l'élégance et de la beauté.*» Tout est là: l'exclusivité, l'innovation, et un très haut niveau de réalisation. Mais aussi, et surtout, le décalage cher au créateur qui, de directeur artistique, s'affirme plus chaque saison comme un couturier contemporain. Avec des impératifs commerciaux évidemment, intelligemment intégrés à un hyperréalisme qui renforce l'identité actuelle de cette maison historique. Demna analyse: «*Etant très curieux, ma motivation est toujours d'utiliser la mode comme une plateforme*

«Le plus grand bonheur de la Couture, c'est le luxe de disposer de plus de temps pour y travailler. Le plus grand défi, c'est la recherche de la perfection.»
Demna Gvasalia,
Directeur artistique de Balenciaga

non seulement pour la faire évoluer et la moderniser, mais aussi de l'utiliser comme facteur d'impact social et culturel.» Sous sa houlette, Balenciaga présente une collection Couture par an, pour laquelle il a élaboré des pièces en denim, tissu lié au streetwear. Le jean en Couture, c'est aussi la marque des trublions de la mode, de ceux qui bougent les cadres et secouent les acceptions. Des Margiela et des Gaultier. Pour cet hiver, Demna a donc livré sa vision d'un denim post-punk, coupé avec science, upgradé avec insolence. Un développement complémentaire du marché de la Couture traditionnelle: les occasions de la porter elles aussi, ont changé.

Une Couture à la mesure d'une évolution

Mauro Grimaldi est Conseiller stratégique indépendant auprès de maisons, de créateurs et

de groupes de luxe. À propos de ce nouveau fil commercial que suit la Couture, il souligne «*une tendance très forte, surtout par attrait esthétique, à se composer un vestiaire gender fluid. L'idée d'un homme très élégant qui mélange les codes, séduit autant les clients que les créateurs. D'autre part, toute une nouvelle génération de consommateurs du luxe, en particulier issue du Moyen-Orient et de Chine, prend plaisir à passer de tenues très traditionnelles et codifiées, à une originalité décloisonnée. On constate un nouveau goût pour les détails précieux, qu'on trouve peu dans la création occidentale en matière de mode masculine.*» Selon cet observateur du segment haut de gamme, il ne serait en l'occurrence pas tant question d'une passion pour un «*super tailoring*», qui a toujours existé, que d'une «*nouvelle niche ultrasophistiquée, destinée à un public avec un fort pouvoir d'achat, et qui aime jouer avec son image.*» Ainsi, ajouter des hommes dans les défilés traditionnellement féminins de la semaine de la Couture serait déjà un postulat audacieux, dans un secteur plutôt cantonné au classicisme. «*On plébiscite l'originalité et la singularité de tenues en modèle unique. La Couture Homme, c'est l'étape qui suit les baskets customisées. Il s'agit de la même démarche, en plus pointu, en plus exclusif. Je pense que c'est un domaine qui en réalité s'adresse peu à l'Occident. Aux États-Unis par exemple, le formalwear est très codifié. Mais en Asie, on peut se permettre une totale excentricité. Ce phénomène découle d'une course à l'exclusivité, c'est l'autre versant du "quiet luxury Loro Piana".*» Mauro Grimaldi rappelle aussi que la Haute Couture développe des processus de technicité et de savoir-faire inapplicables à la production de prêt-à-porter. «*Je pense que la Couture Homme restera d'autant plus cantonnée à un petit marché, qu'elle ne concerne pas des pièces que l'on porte beaucoup. Pour moi, elle représente surtout un espace de liberté pour des hommes qui veulent mélanger la grande tradition du costume avec le côté flamboyant des métiers d'art. C'est une tendance esthétique, une posture. Mais je pense que ça restera un univers complémentaire.*» Car plus encore que la Couture féminine, ces pièces sont circonscrites à des situations limitées: «*Quand une femme peut se permettre une certaine extraversion de style, dans le même contexte, l'homme devra souvent se conformer au costume noir. Donc ce segment convient en particulier aux cultures qui sont en train de tout décloisonner. La Couture Homme, c'est une Rolls customisée, une signature. Parallèlement, la grande tradition du tailoring masculin devient de plus en plus niche, car elle est réservée aux circonstances professionnelles et sociales.*» Qui sont elles-mêmes en pleine évolution. Les hommes sont-ils prêts à revenir à une influence qui s'exprimerait par l'extravagance? C'est cyclique dans l'Histoire. Mais peut-être que la vérité est tailleur.



MAISON MARGIELA
ARTISANAL par
JOHN GALLIANO
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2022
« Cinema Inferno »

Look 19
Manteau à chevrons en
laine noire et marron
avec doublure anonyme,
chapeau haut de forme
en feutre noir, gants en
cuir vert, ayant nécessité
180 heures de travail.

SURMIS

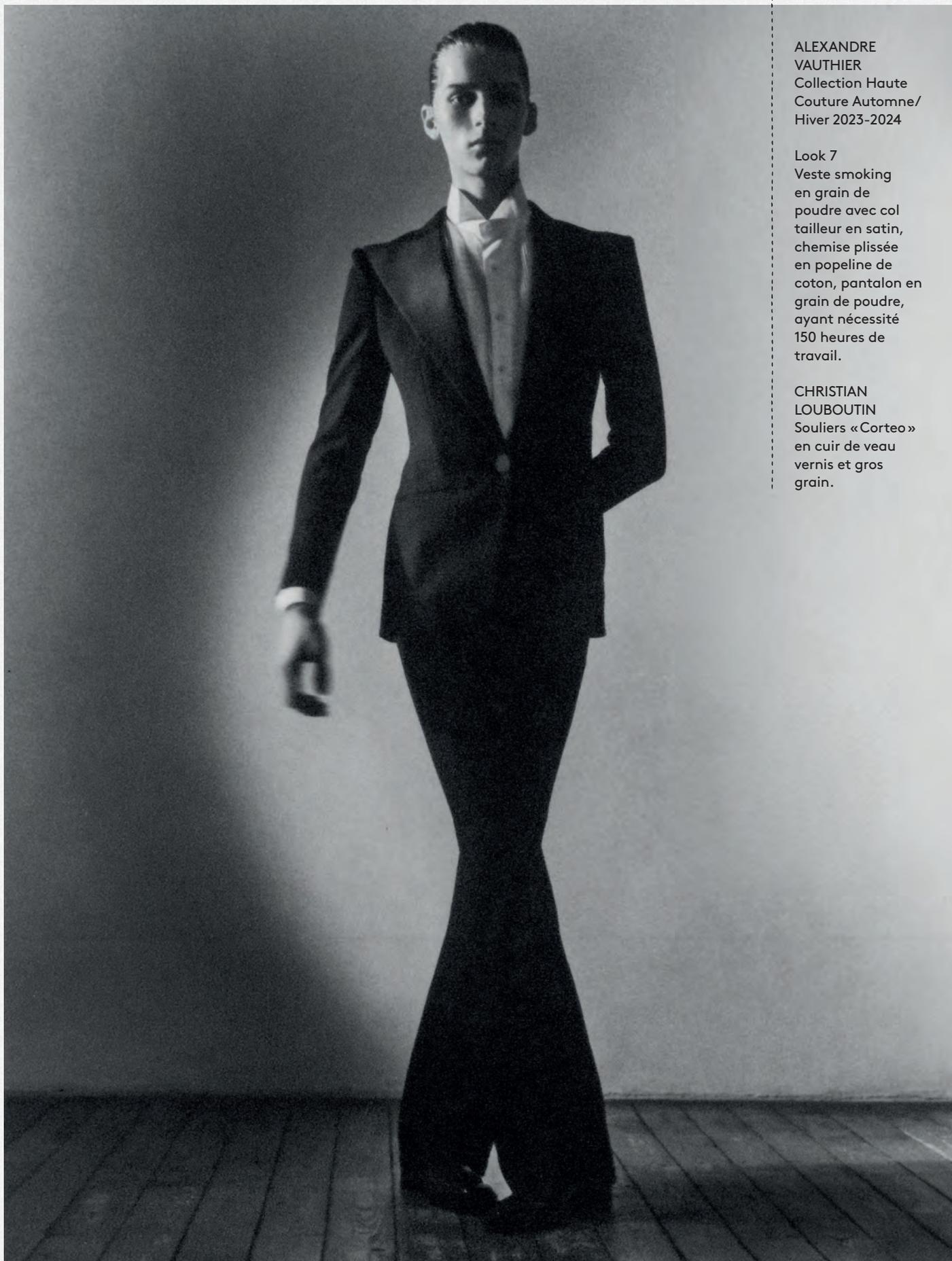
Photographe
Amélie Ambroise
Réalisation
Elsa Duroisseau
Maquilleuse
Amélie Moutia
avec **Ilia**
Coiffeur
Vincent Zimmerlin
avec **Bumble and bumble**
Assistant photographe
Jules Séverac
Assistant styliste
Micha Aroustamian

D'AMBERLIN



VALENTINO
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024
« Un Château »

Look 10
Manteau en
panne de laine,
top en cachemire
bleu pervenche
et pantalon
de coton
couleur bleuet.



ALEXANDRE
VAUTHIER
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024

Look 7
Veste smoking
en grain de
poudre avec col
tailleur en satin,
chemise plissée
en popeline de
coton, pantalon en
grain de poudre,
ayant nécessité
150 heures de
travail.

CHRISTIAN
LOUBOUTIN
Souliers «Corteo»
en cuir de veau
vernissés et gros
grain.



RAHUL MISHRA
Collection
Automne/Hiver
2023-2024
«We The People»

Look 32
Trench en satin
de soie avec
feuillage brodé
d'or «Le Soleil»,
ayant nécessité
700 heures
de travail.



CHARLES DE
VILMORIN
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024

Look 14
Veste miroir
à volants et
short en satin
ayant nécessité
40 heures
de travail.

FENDI COUTURE
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024

Look 36
Ensemble brillant
composé de
broderies 3D sur
l'ensemble du
corps avec une
veste au dos en
forme de cocon et
une élégante jupe
longueur midi,
ayant nécessité
900 heures
de travail.







CHANEL HAUTE
JOAILLERIE

Collier Cascade
de Perles en or
blanc 18 carats,
diamants et
perles de culture.

MEYER
Preview Collection
Printemps/Été 2024

Look 9
Combinaison
trompe-l'œil zippée
en laine stretch
ayant nécessité
90 heures de
travail, et gants
opéra en jersey.

GEORGES HOBEIKA
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024

Look 5
Cape en crêpe
envers satin
ayant nécessité
16 heures
de travail.





BALENCIAGA
COUTURE
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024

Look 29
Écharpe et
manteau « coup
de vent » en
cachemire
à doublure
technique sculpté
à la main et au fer
chaud pendant
deux jours, top
col montant en
velours stretch
mat, derbies
Opéra en cuir,
lunettes de soleil
HRH en aluminium
plaqué or.



BALENCIAGA
COUTURE
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024

Look 41
Parka «Cocoon»
triple couche en
coton technique et
polyester doublée
d'une polaire en
soie et cachemire
montée sur une
structure tailleur,
lunettes de soleil
Regata en or
18 carats plaqué
rhodium.

THOM BROWNE
Collection Haute
Couture Automne/
Hiver 2023-2024

Look 25
Ensemble de
tailleur en laine
tweed, chapeau
cloche en laine,
ayant nécessité
80 heures de
travail.





NATAN COUTURE
Collection Haute Couture
Automne/Hiver 2023-2024

Look 44
Haut en mousseline de
soie, pantalon en crêpe
cady, ayant nécessité
80 heures de travail.





Hier est demain

À Paris, la Galleria Continua consacre son vaste espace à la redécouverte d'un artiste majeur disparu à l'orée du millénaire. Né à Shanghai et venu en France dans les 80's pour s'ouvrir à d'autres mondes parce qu'il savait que son temps lui était compté, Chen Zhen n'aura eu de cesse dès lors, de construire des ponts entre Orient et Occident et de réfléchir - avec préscience - au devenir de l'être humain face à la mondialisation.

Texte
Carine Chenaux
Photos
ADAGP, Paris.
Courtesy Galleria Continua
English text
p.141

Présente depuis San Gimignano et Rome jusqu'à des succursales à Pékin, São Paulo, La Havane, Dubaï ou Pékin, la très active et intelligente Galleria Continua avait réalisé, début 2021, la prouesse de s'imposer à Paris lors du confinement. Rare adresse culturelle alors autorisée à montrer de l'art – une très remarquable exposition de JR – puisqu'elle délivrait dans le même temps, d'essentiels et jubilatoires produits d'épicerie, elle témoignait ainsi déjà de son ancrage dans le réel comme de sa capacité à garder nos esprits à l'affût.

Presque trois ans plus tard, la galerie s'est fait une vraie place dans la capitale et ne cesse de nous emmener sur le terrain de la découverte et de la réflexion. C'est ainsi particulièrement le cas avec son dernier événement en date, une exposition monographique de l'artiste franco-chinois Chen Zhen, que ses fondateurs avaient découvert lors de la participation de celui-ci à la Biennale de Venise en 1999.

Un artiste entre deux rives

Né en 1955 à Shanghai dans une famille de médecins francophones, l'artiste, peintre de talent, découvre à vingt-cinq ans, qu'il est atteint d'une maladie incurable, l'anémie hémolytique. Une annonce qui dès lors, évidemment, bouleverse sa vision du temps, mais change aussi sa conception de l'espace. Ainsi, si le premier lui fait défaut, l'autre paraît instantanément s'ouvrir à lui. Et si à partir de là, il voyagera beaucoup, c'est en France, à Paris, qu'il décide de s'installer, pour être au plus près de la création comme pour s'ouvrir à un nouveau mode de vie qu'il ne connaît que de loin. Devenu portraitiste à Montmartre par nécessité, Chen Zhen a là tout le loisir de s'interroger sur son statut de «sans-abri culturel», ayant perdu ses attaches sans pour autant en avoir vraiment trouvé de nouvelles. Conscient qu'à l'heure des migrations, ce sentiment de non-appartenance est en passe de se généraliser, il décide de consacrer son œuvre à ce qu'il appelle la «transexpérience», soit l'art qui naît de la rencontre entre les différentes cultures et le mélange des identités. Avec en filigrane toujours, la façon dont les exilés et les nomades vivent chacun à leur façon, leur déracinement.



Un virtuose de l'installation

La démarche implique un changement radical dans son travail. Cela en sera fini pour lui de la peinture, à l'exception d'huiles abstraites réalisées au Tibet et d'une série de (magnifiques) tableaux représentant un à un les visages des membres d'une communauté de Shakers américains. Utile, cette dernière expérience aura permis à l'artiste de pousser au plus loin sa découverte des autres «mondes», avec ce groupe d'individus minimalistes et très pieux, qui s'ils peuvent entrer en transe via la prière, savent suspendre le temps au fil de chaque geste de leur quotidien. Pour le reste, Chen Zhen se consacrera désormais exclusivement à la réalisation d'installations très différentes esthétiquement, mais avec pour points communs de questionner les interactions entre les peuples ou encore les relations qu'entretient l'humain avec la nature autant qu'avec la société de consommation. Sans omettre bien sûr, à l'heure où le Moyen-Orient s'embrase déjà, de s'interroger sur les conflits armés (représentés par une multitude de jouets miniatures, du mobilier-instrument de percussion ou des unes de magazines), mais aussi sur la paix et l'espoir que suscitent les jeunes générations (symbolisées dans *Un village sans frontières*, par des bougies multicolores sur des chaises d'enfant).

Des pièces-maîtresses de haut vol

Parmi les œuvres présentées sur les trois étages de la galerie, certaines, parmi les plus imposantes, amusent ou émeuvent particulièrement, sans que cela soit au détriment du message qu'elles transmettent. La plus décalée peut-être, visible depuis la rue, représente ainsi un mur de roses, qui lorsqu'on s'approche d'elles, se révèlent factices. Puis c'est quand on comprend qu'elles sont plantées dans autant de... bouses de vaches séchées, que le titre de l'installation, *Le Produit naturel / Le Produit artificiel*, prend tout son sens. Pour ses compositions, Chen Zhen, déjà adepte du recyclage, aura utilisé quantités d'objets chinés ou récupérés dans la rue. C'est le cas notamment pour l'incroyable ensemble intitulé *Purification Room* (2000), installation qui se réinvente à chaque fois et évolue au fil de son temps d'exposition, où des objets de consommation (chariot de courses, ordinateurs...) sont recouverts d'une épaisse couche d'argile, ainsi «nettoyés» par l'art, qui les rapproche de la nature. Mais on ne pourra qu'être particulièrement touché par les représentations éminemment poétiques que l'artiste aura fait du corps humain après s'être initié à la philosophie de la médecine chinoise. En concevant des organes lumineux (*Zen Garden*) ou translucides (*Crystal Landscape of Inner Body*), Chen Zhen évoque tour à tour la magie, la beauté, la complexité, mais surtout la fragilité de l'être. Toutes deux réalisées l'année de sa disparition, en 2000, ces œuvres apparaissent ainsi un peu comme la morale d'une histoire du réel contée par un artiste génial, soucieux du monde et visionnaire.



célébration

*Three Ladies
at a Birthday
Party, Tipperary,
Ireland*
Joseph-Philippe
Bevillard
2022

jpbevillard.com
@jpbevillard_colour





Texte **Carine Chenaux**
Photo **Arno Lam**

Le temps venu

ROMAIN BRAU

Il est aujourd'hui demandé et adoué de toutes parts, d'abord parce qu'il cumule peu ou prou tous les talents artistiques, mais aussi parce qu'il incarne une certaine (belle) idée de l'époque, gender fluid, libre et décomplexée. Sauf que bien sûr, derrière les artifices, Romain Brau est loin de n'être que cela. Avec une authenticité rare, il se raconte dans un seul-en-scène où l'on s'amuse certes, mais où l'on s'émeut surtout beaucoup.

Styliste, mannequin, artiste de cabaret (via « Madame Arthur »), chanteur, comédien de cinéma (incontournable depuis la comédie *Les Crevettes pailletées*, qui l'a fait découvrir au grand public) comme de théâtre, Romain Brau a le talent de « tuer » toutes les catégories dans lesquelles il s'aligne. Mais s'il est flamboyant tendance mordante lorsqu'il est en scène, avec sa longue silhouette et sa sublime chevelure rousse toujours mise en valeur, ses interviews sont toujours l'occasion de le découvrir autrement, authentique, respectueux, humble, possiblement juste reconnaissant en fait, d'un succès qui ne l'a cueilli qu'à l'aube de ses quarante ans. Et ce, même si souvent, beaucoup se contentent de le confronter encore et encore à sa seule image de déesse de l'*entertainment*. Pourtant, Brau a beau être beau, il n'en a pas moins des choses à dire, et c'est finalement en live, au travers d'un monologue matiné d'une sorte de tragi-comédie musicale, qu'il les raconte aujourd'hui. Ainsi, après *Les Étoiles* l'an passé, on le retrouve désormais dans le cadre ultra-intimiste du Petit Palais des Glaces, qui lui sied aussi bien que le fourreau vert qui l'habille. Accompagné de Leslie Bourdin, frêle claviériste à la main sûre qui apporte un supplément de magie à l'ensemble, c'est bien sûr avec l'humour et la grandiloquence que le performer nous cueille. Mais très vite, par alternance pour ne pas se montrer trop pesant – foutue politesse – c'est la sincérité qui l'emporte. Ainsi, ses pans de vie se dévoilent : les douleurs d'un enfant pas complètement comme les autres, chantées dans le sublime (*Ils m'appelaient*) *Suzanne* - premier extrait d'un album à venir -, le temps qu'il faut pour s'accepter et puis, quand on y parvient enfin, l'annonce de sa séropositivité que l'acteur nous livre avec un courage infini. Doux-amer et brillant, le spectacle est une mise à nu totale - symbolisée par le moment où Romain Brau fait tomber sa robe d'apparat -, capable de nous émouvoir comme rarement. De nous surprendre nous-mêmes aussi, quand on se demande après une délicate revisite du titre *Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai*, si au fond on n'aimerait pas un peu Francis Cabrel. De nous faire rire enfin, à grands renforts de *tips* beauté et de triples boucles piquées. Et puis, trop vite, on termine la soirée tous sur scène, touchés et heureux, avec comme l'écrivait l'auteure Pearl Buck dans son bien nommé *Un Jour de Bonheur*, « un arc-en-ciel dans le cœur ». Ce qui évidemment, est aussi rare que précieux.



Romain Brau is in great demand these days, not only because he is an artist of many talents, but also because he embodies a certain (beautiful) idea of the times: gender fluid, free and uninhibited. Except, of course, behind the artifice, Romain Brau is far from being just that. With a rare authenticity, he tells his own story in a one-man show that is certainly entertaining, but above all deeply moving. Stylist, model, cabaret artist (via « Madame Arthur »), singer, film actor (a must-see since the comedy *Les Crevettes pailletées*, which introduced him to the general public) and stage actor, Romain Brau has the talent to « kill » all the categories he fits into. But if he's flamboyant, with a biting streak when he's on stage, with his long silhouette and sublime red hair always in evidence, his interviews are always an opportunity to discover him in a different light, authentic, respectful, humble, perhaps justly grateful, in fact, for a success that only came to him at the dawn of his fortieth year. And this, even if many are content to confront him again and again with his image as the goddess of entertainment. But Brau may be handsome, but he still has things to say, and it's finally live, in a monologue mixed with a sort of musical tragi-comedy, that he's telling them today. So, after last year's *Les Étoiles*, we now find him in the ultra-intimate setting of the Petit Palais des Glaces, which suits him as well as the green sheath he wears. Accompanied by Leslie Bourdin, a frail keyboardist with a steady hand who adds an extra touch of magic to the ensemble, it is of course with humour and grandiloquence that the performer greets us. But very quickly, alternating to avoid being too heavy-handed - damn politeness - it's sincerity that wins out. The pain of a child not completely like the others, sung in the sublime (*Ils m'appelaient*) *Suzanne* - the first extract from a forthcoming album - the time it takes to accept oneself and then, when we finally do, the announcement of his HIV-positive status, which the actor shares with infinite courage. Bittersweet and brilliant, the show is a total exposure - symbolised by the moment when Romain Brau drops his ceremonial dress - capable of moving us like never before. It's also capable of surprising us, when after a delicate revisiting of *Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai*, we wonder if deep down we don't love Francis Cabrel a little. Making us laugh, with beauty tips and triple curls. And then, all too quickly, we all end the evening on stage, touched and happy, with, as author Pearl Buck wrote in her aptly named *A Day of happiness*, « a rainbow in our hearts ». Which, of course, is as rare as it is precious.

A woman with reddish-brown hair pulled back is shown in profile, looking down. She is wearing a light blue, long-sleeved, button-down shirt that is open at the chest and tucked into a dark blue, high-waisted, pleated skirt. Her right arm is raised, holding a piece of black fabric that hangs from the top of the frame. The background is a gradient from light blue on the left to black on the right.

37, rue du faubourg
du Temple, Paris
10^e. Les vendredis
à 22h et les samedis
à 19h, jusqu'au
30 décembre.

37 rue du faubourg
du Temple, Paris 10th
arrondissement.
Fridays at 10 pm and
Saturdays at 7 pm,
until 30 December.

Les
hommes
prévalent
séa

Photographe **Gregoire Alexandre**
Styliste **Loyc Falque**
Assistante styliste **Mathilde Lemaire**



Feranmi porte un chapeau en coton avec une voilette brodée, un manteau en néoprène brodé et des souliers en cuir noir MAISON MARGIELA, un legging en coton noir FALKE.



Feranmi & Fahui
portent des
costumes en
laine et cols
amovibles en
coton et laine
PRADA, sacs en
cuir porté à la
taille LEMAIRE.

Feranmi
(devant) porte
une chemise
et un pantalon
en laine noir,
une cravate
et un sac en
cuir BOTTEGA
VENETA.
Fahui porte
un manteau
en cuir moulé,
une chemise
en cuir blanc
et une chemise
en coton gris
BOTTEGA
VENETA.



Fahui (à gauche) porte un manteau en laine noir et blanc VALENTINO, un colé roulé, un legging et des chaussettes en coton noir FALKE et souliers en cuir FERRAGAMO. Feranmi porte un manteau sans manches en laine grise SEAN SUEN, un colé roulé, un legging et des chaussettes en coton noir FALKE et des souliers en cuir noir MAISON MARGIELA.



Fahui (à gauche) porte un costume en tartan KENZO, un col roulé en coton FALKE et des souliers en cuir noir LOEWE. Feranmi porte une veste pied de poule et un pantalon en tartan en laine EMPORIO ARMANI, un col roulé en coton noir FALKE et des souliers en cuir noir FERRAGAMO.

Feranmi
(devant) porte
un manteau
en laine violet
GIVENCHY,
un col roulé
et un legging
en coton noir
FALKE.
Fahui porte
un costume
en laine noir
et violette
BURBERRY,
un col roulé
en coton noir
FALKE et des
souliers en cuir
noir IN CORIO.





Fahui (devant)
porte un manteau
en cachemire
navy double
boutonnage
HERMÈS, un col
roulé en coton
noir FALKE,
un pantalon
en laine FENDI,
et des souliers en
cuir noir MAISON
MARGIELA.
Feranmi porte
un manteau et un
pantalon en coton
enduit rouge et
des souliers en cuir
noir FERRAGAMO.



on of a bright m

Feranmi porte
un manteau et
un pantalon en
laine gris et noir
LOUIS VUITTON,
un col roulé
en coton noir
FALKE.
Fahui porte
un manteau
en patchwork
de laine LOUIS
VUITTON.
Col roulé
et legging
en coton noir
FALKE.

Feranmi (devant) porte une veste en coton noir et un col roulé en laine noir CHEVIGNON, un bermuda en laine grise DIOR et des chaussettes en coton blanc FALKE. Fahui porte un manteau en lurex multicolore EGONLAB.



Feranmi porte
une veste en
coton noir et
un col roulé
en laine noir
CHEVIGNON.

sur-le-champ

Fahui (à gauche) porte un manteau en laine et cachemire LOEWE, un colé roulé et un legging en coton noir FALKE. Feranmi porte une chasuble en laine et cachemire, une chemise en coton HUSBANDS, un col roulé, un legging en coton noir FALKE et des souliers en cuir noir LOEWE.

Feranmi & Fahui
portent des robes
en laine bouillie
WE11DONE,
des cols roulés,
leggings et
chaussettes en
coton noir FALKE.
Sousliers en cuir
noir HESCHUNG.



infini

~ 1

Y A

A V

☺

PLZS

Matthias Garcia a créé un monde où le réel et l'irréel se mélangent dans une hybridation colorée qui fait vibrer les cordes les plus



© Johanne Mahmoud

P

DES

x

G A F C E A

7 7 4 0 2 2 S
+



anciennes et secrètes des émotions fortes de l'enfance. L'artiste, qui a déjà établi une esthétique incroyablement

FOFOLO

x

forte à peine trois ans après sa sortie des Beaux-Arts, présente sa nouvelle exposition, *Mon chant sans sort.*



2B J'SSE S



Matthias Garcia has created a world where the real and the unreal blend in a colourful hybridity that strikes a chord with the oldest and most secret emotions of childhood. The artist, who has already established an incredibly strong aesthetic barely three years after graduating from the Beaux-Arts, presents her new exhibition *Mon chant sans sort*.

Le

conte préféré de Matthias Garcia, c'est *La Petite Sirène*, version Andersen, avec les aiguilles dans les pieds à la fin. Le jeune peintre parle de son exposition comme d'une réactualisation, au moins en partie, de son regard sur le destin de la sirène éponyme, tout en s'inspirant aussi du chant des sirènes de *L'Odyssée*. La date d'ouverture de ce *solo show* en octobre dernier, un vendredi 13, n'a certainement pas été choisie au hasard. En tout cas, puisqu'elle renvoie à une symbolique de superstitions, de magie et d'histoires racontées en marmonnant dans la cour de récré, elle convient parfaitement à l'œuvre de ce peintre qui semble comprendre presque trop bien les émotions pures de l'enfance. Lui qui, petit, dessinait « *des sirènes, et beaucoup de diables* », mais aussi des pyramides et des séances de psychanalyse imaginées, voudrait ainsi que l'on voie dans son travail actuel, « *la conservation du regard d'enfant sur les choses du monde extérieur* », mais sans omettre « *le débat interne de la conscience de la mort* ».

Matthias Garcia's favourite tale is Andersen's version of *The Little Mermaid*, with the needles in her feet at the end. The young painter describes his exhibition as an update, at least in part, of his view of the fate of the eponymous mermaid, while also drawing inspiration from the sirens' song in *The Odyssey*. The opening date of this solo show last October, a Friday the 13th, was certainly not chosen by chance. In any case, since it evokes a symbolism of superstition, magic and stories told while mumbling in the playground, it is perfectly suited to the work of this painter who seems to understand almost too well the pure emotions of childhood. As a child, he drew "mermaids and lots of devils", as well as pyramids and imaginary psychoanalysis sessions. In his current work, he would like us to see "the preservation of a child's view of things in the outside world", but without omitting "the internal debate about the awareness of death".





Entre deux rêves

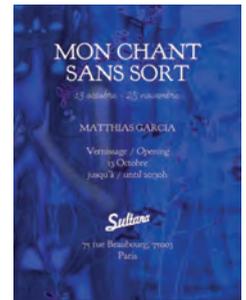
L'émotion et la narration, pour lui, « sont indissociables (...) La peinture figurative permet de propager des tentatives de narration, qui sont en même temps la figuration d'émotions. » Dès lors, il crée des œuvres qui sont comme un portail, à l'huile ou à l'encre de Chine, vers un monde incroyablement attirant où se mêlent le concret et l'utopie. « C'est mon combat de tous les jours et je ne sais pas si j'arrive à doser proprement les deux. J'ai beaucoup été dans la surdose d'irréel pour attaquer le réel et maintenant, je cherche le point d'équilibre. » Et de reprendre : « Sur le plan formel, je dirais que les images que je produis sont la synthèse et le résultat de l'affrontement entre ce qui jaillit de mon imaginaire et des lois de la matière propre à la peinture, tandis que symboliquement, elles sont la somme des émotions traversées en tant qu'humain. »

Des œuvres complexes, parfois tortueuses et colorées au point qu'on s'y perd presque si on les regarde trop longtemps, mais qui touchent immanquablement au cœur l'enfant que l'on est toujours et l'adulte qu'on est presque devenu.



Between two shores

For him, emotion and narrative “are inseparable (...) Figurative painting allows us to propagate attempts at narrative, which are at the same time the figuration of emotions”. From then on, he creates works that are like a portal, in oil or Indian ink, to an incredibly attractive world where the concrete and the utopian mingle. “It’s my daily struggle, and I don’t know if I can find the right balance between the two. I’ve often overdosed on the unreal in order to attack the real, and now I’m looking for a balance. He continues: “In formal terms, I’d say that the images I produce are the synthesis and result of the confrontation between what springs from my imagination and the laws of matter specific to painting, while symbolically, they are the sum total of the emotions I’ve experienced as a human being.” Complex works, sometimes so tortuous and colourful that you almost get lost if you look at them for too long, but which inevitably touch the heart of the child we still are and the adult we’ve almost become.



“Mon chant sans sort” de Matthias Garcia, à la Galerie Sultana, 75 rue Beaubourg, Paris 3^e, jusqu’au 25 novembre 2023.

“Mon chant sans sort” by Matthias Garcia, at the Galerie Sultana, 75 rue Beaubourg, Paris 3^e, until 25 November 2023.

BDSM LES DÉSIRS FONT DÉSORDRE

Il existe autant d'âmes que de sexualités, autant de nuances à incarner qu'à hisser en étendard. C'est ce que nous apprend l'époque, une ère de libération de la parole et des actes, de l'hypersexualisation et du sex-positif, où chacun a sa place et où le BDSM gagne chaque jour du terrain, à brides rabattues...

Texte
Capucine Berr
Illustration
Théo Ranc
Photo
Sarah Zak
English text
p. 142

Alors que le fétichisme sexuel se réfère d'abord à une excitation provoquée par un fétiche (une partie du corps), le BDSM («Bondage, Domination, Sado-Masochisme») relève davantage du jeu de rôle érotique agrémenté souvent de gestes plus durs et de jouets profilés ou de mises en scène fantasmagiques. Une fois remis les points sur les «i» (voire les deux points sur le «i» de «aïe»), force est de constater que cette pratique, autrefois cataloguée comme quelque peu «tordue» et réservée aux alcôves sombres, gagne, depuis quelque temps, en respectabilité et en popularité. Sujet de discussion lors de mondanités, elle rassemble amateurs, curieux et confirmés lors de soirées comme la Paris Fetish Week, l'événement organisé par Démonia fin octobre, qui vise notamment à rassembler la communauté BDSM et fetish française, mais aussi internationale, autour de différents rendez-vous et ateliers d'initiation. 1800 personnes attendues, une «Fête des voisins» en beaucoup plus coquin... Car la réalité, c'est celle des chiffres d'une tendance qui n'en finit plus de croître: le milieu attire désormais toutes les générations, même si elle fédère davantage celles qui sont le plus installées dans leur sexualité, c'est-à-dire les 45 - 54 ans (sondage Démonia 2023).

Et le BDSM de se révéler un choix d'accomplissement et de prolongement du couple, puisque 53,1% disent ainsi le pratiquer avec leur partenaire régulier. L'objectif? Répondre à ses fantasmes profonds, se sentir enfin soi-même et assouvir sa curiosité concernant de nouvelles pratiques. Et bien sûr, re-pimententer son lit, selon ses goûts... (NB: L'échelle de Scoville, mesure permettant de définir la force d'un piment, va de 1 unité à 16 milliards, du poivron à la Résinifératoxine. A vous de décider...)

Quant aux pratiques? Le bondage arrive en tête, puis viennent les jeux de pénétration et les châtiments corporels, mais on retiendra que la majorité des adeptes ne font pas l'impasse sur l'*aftercare*, une période tendre de soins et de caresses que dominateurs et soumis se prodiguent l'un l'autre immédiatement après une séance. Tel un repos du guerrier...



Rencontre HUIT ANS DE BDSM PRO LE TEMPS SUSPENDU DE YANG LOU

Yang Lou a 30 ans. Durant huit ans, elle a exploré toutes les facettes du BDSM que lui offraient son rôle de dominatrice - travailleuse du sexe. Son témoignage livre les coulisses d'une parenthèse épanouie, épanouissante et détabouisée.

«Je crois avoir toujours eu des goûts particuliers, commence-t-elle. A 20 ans, j'étais plus curieuse que la moyenne, j'expérimentais déjà des choses qui effrayaient communément les filles de mon âge, mais séduisaient les garçons en parallèle...»

Alors quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans cette curiosité et ce désir d'émancipation naturels? «J'étais dans une école catholique. Pourtant je ne crois ni en Dieu ni à l'enfer et encore moins à des principes religieux ou moraux qui condamnent, par exemple, la masturbation. Je crois à une vie terrestre dont il faut profiter... Il y a huit ans, j'ai rencontré, sans le savoir, une femme dominatrice plus âgée qui figurait dans le top 5 des maîtresses les plus hardcore. Elle faisait des choses que je ne ferai jamais, moi, en revanche, comme certains jeux d'impacts, scato, ou du bloody play... Je crois qu'elle, a, alors, repéré du potentiel en moi et m'a proposé un shooting avec beaucoup de content fetish et de latex. Puis elle m'a proposé de participer à des jeux avec elle où je serais payée et c'est là que tout a commencé. Avec cette promesse que ce serait safe, qu'elle serait toujours là, qu'il n'y aurait pas d'obligations pour moi...» Yang Lou intègre ce monde très «niche» et fermé à 22 ans. Un milieu avec ses codes qu'on apparente parfois, à tort, à de la prostitution alors qu'il est davantage question de jeux de rôles et d'échanges.

«Je ne me fais pas pénétrer, jamais toucher. Il y a des jeux d'impact, de la domestication, du dog play (jeu de rôle animal, ndlr), de l'humiliation verbale ou physique. Il y a aussi des jeux de restrictions, je peux les immobiliser, les attacher... Cela dépend vraiment de chaque type de fetish; il en existe 1000 nuances, c'est d'ailleurs pour cela que la discussion est primordiale. Pour moi, cette communication, c'était presque 60% du temps. Le client n'arrive pas pour se faire fouetter pendant deux heures sans avoir au préalable échangé ensemble sur ses attentes et nos possibilités.»

Quand on parle d'argent, Yang Lou reste évasive, sûrement parce qu'il faut se prémunir de la loi comme des jaloux... «Les tarifs ne se dévoilent pas. Cela peut aller de 0 à 10000 dollars par séance comme la dominatrice très connue Eva Oh. Cela dépend des pratiques particulières, celles avec beaucoup de skills, mais aussi beaucoup de matériel parce qu'il faut que tout reste stérile, propre, et puis il y a aussi la location des lieux... Évidemment j'ai gagné ma vie, mais j'ai reçu aussi des cadeaux et des offrandes en échange de mes séances. À Berlin, tout ça est légalisé; à Bruxelles, c'est seulement décriminalisé. On peut en tout cas toujours déclarer ce revenu, mais très sincèrement je n'ai jamais voulu être fichée "travailleuse du sexe" par peur d'être marginalisée.» Car il existe évidemment une vie réelle au-delà du BDSM, une vie inscrite dans le concret du quotidien. «J'avais mon métier de tatoueuse, d'abord. Dans mon entourage personnel, c'était un faux secret et je trouvais cela assez odieux, puisque tout le monde connaissait mon goût pour le fetish et les séances photos. J'ai mis du temps à faire mon coming out... Quand je l'ai dit à ma sœur elle n'a pas été choquée, parce qu'elle me connaissait. Et puis préciser que je ne couche pas avec mes clients apaise les esprits...» Ce qui rassure également, c'est ce contrat moral qui lie professionnels et clients et permet d'instaurer



"Je m'engage à veiller sur la santé physique et mentale du client, à l'informer de l'évolution de la séance et à toujours demander son consentement, pour respecter l'intégrité de chacun."

un climat de confiance comme d'éviter les abus. *«J'avais une clientèle de fidèles avec soumis sous contrats d'exclusivité. Bien sûr, ce type de contrat a une valeur morale mais pas légale. Cependant, je m'engage à veiller sur la santé physique et mentale du client, à l'informer de l'évolution de la séance et à toujours demander son consentement, pour respecter l'intégrité de chacun.»*

L'année dernière Yang Lou quittait le milieu et déménageait de Bruxelles à Berlin. En cause? Un client devenu harceleur, mais pas seulement... *«Oui, j'ai été harcelée par un ancien client. Pourtant, il n'y a pas que ça. J'ai toujours considéré le BDSM comme un parcours initiatique, une recherche personnelle. Mais depuis le COVID, le milieu a changé. Des milliers de filles coincées chez elles avec une caméra y ont vu une opportunité financière, et de gloire aussi, sans pourtant avoir la fibre. Ajoutez à cela le nouveau féminisme et l'hypersexualisation, et le BDSM est devenu très mainstream finalement. Il y a aussi tous ces fakes en ligne, nuisibles. Et puis la clientèle a changé aussi. Maintenant, les clients nous confondent avec des escorts SM ou des prostituées. J'avais l'impression d'être à leur service et de devoir m'exécuter dès qu'ils déposaient l'argent sur la table... Ce n'est pas la philosophie du BDSM, et c'est encore moins la mienne. Cette clientèle d'hommes vieux, caucasiens, riches, avec des problèmes de contrôle et qui m'"objectifiaient", m'était devenue insupportable.»*

Et aujourd'hui? *«Je suis modèle et fashion designer pour la marque Younghearted Clothing et community manager aussi. Si j'ai choisi Berlin, c'est pour ses opportunités, parce que j'ai ici mon nouveau partenaire, mais aussi parce que c'est la ville de la libération sexuelle, beaucoup moins misogyne qu'ailleurs. J'ai arrêté le BDSM professionnel, mais je suis encore active personnellement. Parce que ce que j'aime le plus c'est le fetish, le cuir, le latex... L'esthétique en somme. Je ne regrette pas d'avoir arrêté. Je n'ai d'ailleurs quasiment aucun regret. J'ai fait les choses très lentement, à ma façon. On peut choisir sans forcément renoncer.»*



The Power Of Goodbye,
extrait de la série
Muscular Theology (IA),
Cihan Bacak, 2023

@cihanbacak
@musculartheology



Souffrance

rap intemporel

Dans le monde du rap, Souffrance n'est pas un nouveau venu. Incontournable depuis plus de dix ans au sein du groupe L'uZine, originaire de Montreuil dans le 93, l'artiste de 37 ans s'est, depuis 2020, illustré en solo au rythme d'une mixtape ou d'un album par an. Repéré lors de sessions radio de haut vol ou lors de sa participation au *Classico organisé* de Jul – projet discographique pharaonique ralliant Paris et Marseille –, le rappeur s'est fait un nom grâce à sa plume acérée et son style musical influencé par les plus belles heures du rap français. À l'instar de grands noms du genre, officiant à partir des 90's, il perpétue ainsi la tradition new-yorkaise du boom bap à base de basses et de samples. Mais il ne reste pas pour autant enfermé dans le passé, empruntant aussi beaucoup à la trap, indissociable de l'electro. Au résultat, avec son tout dernier opus, le bien nommé *Eau de source*, qui s'ouvre aux featurings, il réunit les différentes générations de la discipline, depuis Oxmo Puccino (le poignant «Rat des villes») jusqu'à ZKR en passant par Vald. Puriste dans l'âme, Souffrance ne cède jamais à la tentation commerciale, négligeant à dessein refrains et gimmicks, pour au contraire délivrer des textes de poids à l'authenticité rugueuse. Un album qui s'inscrit dans l'époque en évitant tous ses automatismes pour lui assurer l'avenir d'un grand classique.

Nouvel album
Eau de source
**(Hall 26 Records/
Demain Pias) sorti**
le 10 novembre.
En concert à
La Cigale le
7 février 2024.



© Pemma

Patrick Watson

piano classique-pop

C'est fin 2006, à l'écoute de son sublissime album *Close to Paradise*, que les *gold diggers* du monde entier auront eu leur premier vrai coup de cœur pour le pianiste et chanteur canadien. Depuis, accompagné de son groupe, l'artiste distille au fil d'albums et de concerts, sa musique influencée par Ravel et Debussy comme par les plus grands noms de la pop anglo-saxonne, qui ne cesse de gagner en simplicité et en authenticité. Ultra-demandé par le cinéma et la télévision pour des bandes-son originales, Patrick Watson se caractérise aussi par une rare volonté de transmission. Ainsi poste-t-il régulièrement des tutoriels de ses propres chansons au piano et des vidéos où il dévoile ses *tips* pour écrire des paroles. Auteur d'un très beau *Better in the Shade* en 2022, l'artiste n'est cependant jamais aussi impressionnant que quand il se produit sur scène, où sa maestria et sa voix exceptionnelle transportent ceux qui ont le bonheur de l'entendre. Drôle et à la coule quand il quitte son piano pour raconter quelque anecdote en français et en anglais à son public, il se montre ici capable (quand il ne l'émeut pas trop) de l'emmener où il le veut – comme à siffler en chœur à l'évocation d'un oiseau en cage. Et comme il est amateur de surprises, il n'est pas rare de le voir rejoint en concert par l'un de ses artistes-amis, à l'instar d'un Arthur H, venu avec un titre inédit, écrit quelques jours plus tôt pour être interprété lors de l'une de ses dates au Café de la Danse en septembre dernier à Paris. De la beauté du chaos de l'impro...

Album *Better in the Shade* et édition de l'album numérique *A Mermaid in Lisbon* en vinyle (Secret City Records). Actuellement en tournée mondiale.

© Ludo St-Jacques



Mezerg clavier électro

Son air de néo-romantique vaguement goguenard lui donne un petit côté dilettante qui pourrait ne pas vraiment lui déplaire. Et si l'on ajoute à cela qu'un minimum d'inspiration lui a suffi pour trouver son nom de scène (son patronyme officiel est Marc Mézergue) ou encore le titre de son dernier disque, un EP intitulé... EP, on a de quoi se méprendre sur les motivations du trentenaire bordelais. Sauf que, quoique doté de pas mal d'humour, l'artiste est un bosseur, autant qu'un vrai passionné, et il ne se repose pas sur son (bien réel) talent. Car c'est tout seul que Mezerg a commencé l'apprentissage du piano, à l'âge canonique de seize ans, avant de se former au Conservatoire de jazz de sa ville. Mais, clubbing oblige, c'est l'électro qui a vite eu sa préférence, lui donnant l'envie de pimper son clavier pour livrer des performances aussi hybrides que bluffantes. Capable de jouer dans la rue comme d'affoler les réseaux avec des vidéos aussi brillantes qu'iconoclastes (son « Watermelon », où, au lieu des touches, il joue sur des tranches de pastèque), l'artiste s'est ainsi vite créé une belle fanbase, qui compte parmi ses membres Jean-Michel Jarre ou Timbaland. De quoi lui permettre de se produire en live, ce dont il ne s'est pas privé, avec aujourd'hui à son compteur, pas moins de 400 concerts assurés en six ans (Covid compris) dans le monde entier. Après un Olympia complet en mars dernier, les chanceux ont pu le voir à la rentrée à Paris, sur la scène plus intimiste de la Maroquinerie. Un moment d'anthologie où le public hétéroclite aura dansé non-stop sur sa musique invoquant aussi bien les Doors que les Chemical Brothers. Entendu plusieurs fois au fil du concert : « C'est un génie ! »



**EP Extended
Play (MRZG).
Actuellement
en tournée.
Le 26 avril 2024
au Printemps
de Bourges.**

© DR

trêve

TOMBE DU CIEL

Photographe

Arno Lam

Réalisation

Sylvie Clemente

Coiffure et maquillage

Mickael Jauneau

@agenceaurelien

Beauté

Typology pour la peau

et Coelho Beauty pour

les cheveux

Assistante styliste

Cylia Bousquet



















trêve

















trêve



Charles porte :

p. 111

Un pardessus en coton côtelé HIGHLIGHT STUDIO, une chemise DENZIL PATRICK et un sac à bandoulière Serpenti Forever Crystal Dust BULGARI.

p. 112

Un costume à bord effiloché GIVENCHY.

p. 113

Charles porte un maxi pardessus en bimatière, un pantalon, des derbies PRADA et des chaussettes FALKE.

p. 114

Une veste, un pull, un pantalon-jupe et des derbies FENDI.

p. 117

Un pardessus GUCCI.

p. 119

Une chemise en mousseline avec une application plume MEYER, un pantalon HAST, des bottines CHRISTIAN LOUBOUTIN, des lunettes SAINT LAURENT, une ceinture TOTEME chez MYTHERESA et un sac double C en cuir CARTIER.

p. 120

Une chemise à col lavallière en coton, un pantalon, des derbies et sac Gravity en cuir DIOR MEN.

p. 124

Un pardessus, un débardeur et un pantalon, AMI, une ceinture BOTTEGA VENETA chez Mytheresa.

p. 126

Charles porte un costume, un col en fausse fourrure et des derbies LOEWE

p. 128

Un maxi pardessus en bimatière, un pantalon, des derbies PRADA et des chaussettes FALKE.

Texte
Capucine
Berr

English
text
p. 145



À l'épreuve des grands bouleversements écologiques, les matériaux nobles de la parfumerie se voient aujourd'hui imposer un nouveau défi: celui de la durabilité, et d'un sourcing éthique et résilient. Mieux produire aujourd'hui, pour demain et pour que dure la rareté.

Si la volatilité d'un parfum tient à sa capacité à durer sur la peau, sa noblesse, elle, tient à ce pouvoir de laisser une empreinte dans le temps, grâce à la mémoire olfactive. Pour que la signature soit singulière, voire inaltérable, des nez défricheurs repoussent toujours plus loin les limites de la création en partant à la rencontre d'essences rares et précieuses, promesses d'exclusivité. Avec la raréfaction des ingrédients nobles, le défi devient pourtant épique: *sourcing* complexe ou victime de la géopolitique (la sauge sclarée par exemple, provient bien souvent d'Ukraine), matières anciennes (pour «Dieu Bleu», Astier de Villatte a choisi de reconstituer le kyphi, venu de l'Égypte antique), savoir-faire artisanal ou répondant à des protocoles séculaires, évolution des prises de conscience et engagements éthiques, préservation des matières et espèces, saisonnalités perturbées... La sentence n'est pas nouvelle: l'actualité est cruelle pour les ressources naturelles, sacrifiées sur l'autel du rendement avec des sols appauvris et une chute de la biodiversité, comme sur celui de l'urbanisme et des priorités modernes. La rareté, gage de beauté, de préciosité, de fantasmes et argument amiral du marketing... On en avait presque oublié sa caractéristique première, à savoir sa fragilité. Et si, aujourd'hui, l'enjeu pour les matières premières rares de la parfumerie, était leur durabilité? Aussi, un ingrédient rare doit-il cesser de l'être pour continuer à exister?

On ne naît pas rare, on le devient

Moins de formulations algorithmiques, plus de préoccupations environnementales... Privilégier toujours les ingrédients rares et fantasmagiques de la haute parfumerie, oui! Mais à quel prix? Lucas Sieuzac, senior parfumer chez Eurofragrance (célèbre maison de composition de parfums) a un CV prestigieux: «Ange ou Démon», le Parfum de Givenchy, Santal Blond de Comme des Garçons, les plus beaux jus d'Amouage, c'est lui. Pour Lucas, préserver la pérennité des ressources rares ou en passe de le devenir, c'est assurer l'avenir de la parfumerie de luxe elle-même. «La rareté est intimement liée à

des considérations de sourcing, des conditions climatiques et de méthodes de récolte, explique-t-il. Une charte rigoureusement élaborée exige que nous consacrons une attention toute particulière à des critères de durabilité. Si Eurofragrance est reconnue pour son engagement en faveur d'ingrédients de haute qualité, elle va encore plus loin avec son programme stratégique baptisé ICON (Innovation, Commitment, Origine, Nature). Ce programme vient renforcer les efforts continus de l'entreprise en faveur du respect d'un cahier des charges exigeant et responsable, incluant des ingrédients écologiques, éthiques, biodégradables, renouvelables ou issus de l'économie circulaire. Sa mission? Choisir et classer les ingrédients les plus emblématiques en fonction de leur profil olfactif mais aussi de leur traçabilité.» Et de reprendre: «Dans cette perspective, j'ai eu l'occasion de découvrir deux notes olfactives qui me semblent relativement nouvelles et peu exploitées: le buddha wood et le cyprès bleu. Ces deux matières premières, originaires d'Australie, ont été intégrées au programme ICON. Ce qui m'a captivé dès le début avec le buddha wood, c'est la certitude qu'il offrait un potentiel fabuleux pour créer des compositions à caractère masculin tout en préservant une base boisée vibrante. Quant au cyprès bleu, avec sa fraîcheur agrémentée de notes d'agrumes et de cèdre, c'est un terrain de jeu olfactif exceptionnel. Il sera l'un des ingrédients précieux de l'Eau de Cologne "Citrus & Cedar Wood" le prochain opus de Bravo Sierra.» Une nouvelle vie pour ce conifère autrefois très prisé des indigènes, considéré comme un vestige de la végétation du Gondwana, un continent disparu durant le Jurassique.

Matière à latitudes

La rareté commence aussi là où les mains de l'homme ont du mal à s'aventurer. L'huile de Nagarmotha, également connue sous le nom de cypril ou de nutgrass, est une huile essentielle extraite des racines du *Cyperus scariosus*, une plante herbacée qui pousse principalement en Inde. La difficulté de son extraction n'est pas une vue de l'esprit. La culture du cypril commence par la plantation des graines ou des rhizomes dans des sols humides et marécageux. Pour assurer son développement optimal, la plante nécessite un arrosage régulier et

un désherbage approprié. À maturité, ses racines sont soigneusement déterrées lors de la récolte puis nettoyées et séchées à l'ombre pour conserver leurs propriétés thérapeutiques et olfactives. On le retrouve chez Esteban Parfums ou The Next Door. Thierry Bernard est le parfumeur-sourcier de la marque 100% naturelle Parfumeurs du Monde. La rareté, il la foule de ses pieds. Baroudeur, il va chercher ses matières premières sur le terrain, produit, réalise ses parfums, et a créé l'ONG «Parfumeurs sans frontières» pour la sauvegarde des matières rares et le soutien des populations qui vivent de ces récoltes. Solidaire de l'association «Cœur de Forêt», son ONG prône donc une démarche durable afin que les générations futures puissent connaître le parfum de plante endémique. Parmi elles, l'Élémi de Madagascar, star du Parfum Tsingy, un précieux baume blanc exsudé par un arbre endémique de Madagascar. Son bouquet olfactif est empreint de notes baumées, pures et musquées. «La découverte de cette essence revient à Madame Yvonne, une guérisseuse et chamane de l'île malgache, qui nous a fait don de ce trésor», raconte-t-il ainsi. Au registre de ses choix, il y a aussi l'Aetoxylon de Kalimantan, du parfum Ujan. «C'est un bois de Oud de mangrove, que nous avons extrait au cœur de la luxuriante forêt humide de Bornéo. Son arôme boisé et fumé évoque le mystère du bois de Oud, agrémenté d'une subtile touche marine, sensuelle et douce. Notre quête pour cette essence nous a conduits à étudier en profondeur les articles décrivant sa culture et son utilisation au siècle dernier.» À 360° et sous toutes les latitudes, la durabilité fédère et offre une nouvelle définition de la rareté, filigranée d'engagements et d'actions conçues elles aussi pour durer. Chez Dior Parfums, la beauté est aujourd'hui indissociable de la responsabilité. «Pour faire de la durabilité de nos modes de production une réalité, il nous faut nouer de nouvelles relations avec l'ensemble du vivant, en adoptant une approche territoriale et écosystémique.», expliquait ainsi à l'UNESCO pour la maison française, Meriem Bouamrane, écologiste de l'environnement et chercheuse. En concluant: «D'où l'intérêt d'améliorer en continu les modes de culture des fleurs, mais aussi leur intégration dans des écosystèmes plus larges.»

LES HEURES LIQUIDES

Au-delà d'être un objet de fantôme enceint dans un fourreau de verre, capable de traverser les ans avec une insolence d'immortel, le vin a le pouvoir de bouleverser notre espace-temps, de dilater les secondes, de flouter les paysages. Et peut-être de nous soulager, l'espace de quelques instants, du poids de notre propre vie.

Texte
Alicia Dorey
Photos
Sara Imloul

“ *Beaucoup boivent pour oublier. Je bois pour me souvenir* », professait avec mélancolie Christian Authier dans son *Callcut*. Il faut se répéter cette phrase à l'envi, la faire rouler sur son palais, sentir son infinie profondeur pour réaliser à quel point le vin n'est rien, sinon la preuve du temps qui passe. Cette délicate épine qui vous rappelle qu'un jour, vous n'étiez pas de ce monde. Il existe mille et une façons d'affronter le passé sans s'allonger sur un divan – bien que les deux ne soient pas incompatibles –, parmi lesquelles se retrouver un jour nez-à-bouche avec un cru embouteillé des années, des décennies, voire des siècles avant votre naissance, pour éprouver le vertige inversé du moment fatidique où vous n'existerez plus. Chaque bouteille renferme en elle, dans cet interstice subtil qui sépare le liège du liquide, une bouffée d'air emprisonnée appartenant encore au passé. Ce même mélange invisible de diazote, de vapeur d'eau, d'oxygène, voire d'une pointe d'hélium, qu'aura aussi respiré ici un utopiste de mai 68, là une fille de joie sous l'Occu-

pation, ailleurs un dandy des années folles – et pour les plus chanceux, peut-être même un Napoléon lapant son chambertin.

Rejoindre la nuit

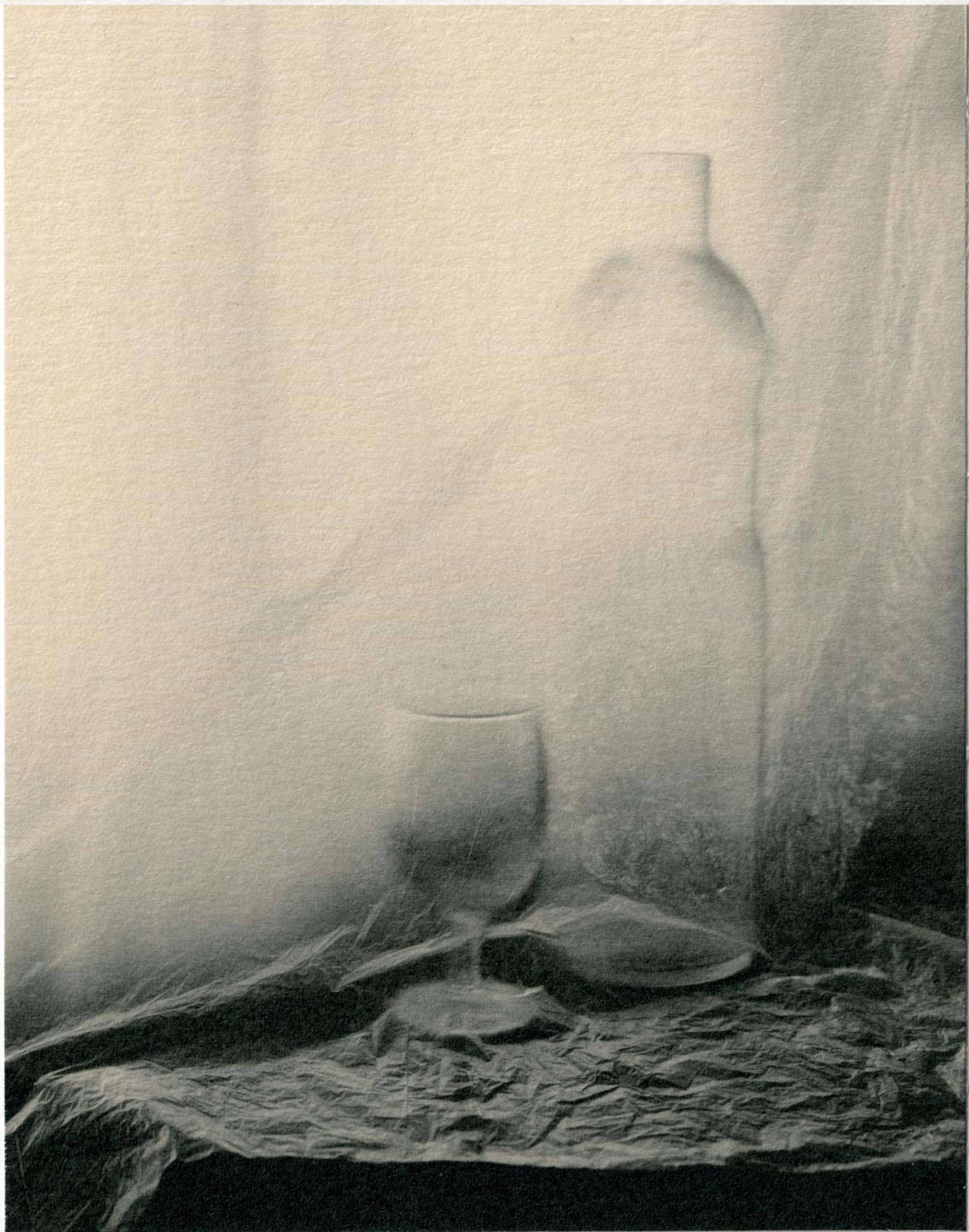
Lorsque le vin se fait attendre, tout prend d'autres contours. Au couperet de la commande, emplie d'espoir et de coupable inquiétude, succède cette parenthèse durant laquelle l'existence cesse d'être tirée vers l'arrière pour tendre délicieusement vers l'avant. L'absence programmée du verre tant attendu glisse en chasse-neige dans un savant maëlstrom d'angoisses et de délices, de vides et de pleins, de désespoirs et d'espérances. Alors que les minutes s'égrènent comme une lavande, que la pensée poursuit sa course jusqu'à oublier ce verre qui n'en finit plus de ne jamais arriver, un funeste temps mort se transforme en inestimable moment de vie.

Figier le souvenir

Au je-ne-me-souviens-de-rien des lendemains d'excès, alors même

que le vin de la veille infuse encore le sang du jour, que la lumière du dehors condamne soudain la laideur du dedans, surgit ce sentiment qui se démultiplie dans chaque cellule, anesthésiant dans une gaze de coton les errements coupables de cette nuit qui aurait pu ne pas exister – et d'ailleurs, existe-t-elle? –, forçant le corps et l'esprit à chercher, fouiller, dans un lointain plus à son avantage, des souvenirs d'un passé que l'on pensait disparu. Et lorsque le vin aura été au bout de son travail de sape, lorsqu'il aura achevé d'être un objet de dégoût pour redevenir un objet de désir, lorsque les incisives claqueront doucement contre le bord du buvant, il n'appartiendra qu'à vous de faire surgir de chaque gorgée, de chaque goutte, à la façon d'une vanille, la part d'immortalité qu'elle suspend.

Alicia Dorey est journaliste, responsable éditoriale du Figaro Vin, et auteure d'À nos ivresses, paru en mars 2023 chez Flammarion, qui a reçu le Prix Jean Carmet et le Prix du Clos de Vougeot.





THE LIQUID HOURS

As well as being an object of fantasy encased in a glass sheath, capable of transcending the years with the insolence of an immortal, wine has the power to disrupt our space-time, to dilate the seconds, to blur the landscapes. And perhaps, for a few moments, to relieve us of the weight of our own lives.

"Many people drink to forget. I drink to remember", Christian Authier wistfully professed in his Callcut. You have to repeat this phrase over and over again, rolling it around on your palate, feeling its infinite depth to realise just how much wine is nothing if not proof of the passage of time. That delicate thorn that reminds you that one day, you were not of this world. There are a thousand and one ways of facing up to the past without lying on a sofa - although the two are not incompatible - and one of them is to come face to face with a wine bottled years, decades or even centuries before you were born, to experience the reverse vertigo of the fateful moment when you will no longer exist. Each bottle contains within it, in that subtle interstice that separates the cork from the liquid, a trapped breath of air that still belongs to the past. The same invisible mixture of nitrogen, water vapour, oxygen and even a hint of helium that a May '68 utopian breathed in one bottle, a "fille de joie" under the Occupation in another, a dandy from the Roaring Twenties - and for the lucky ones, maybe even a Napoleon drinking his Chambertin.

Joining the night

When the wine waits, everything takes on a different shape. After the order has been placed, filled with hope and guilty anxiety, comes this interlude during which existence ceases to be pulled backwards and tends deliciously forwards. The programmed absence of the long-awaited drink snowballs into a skilful maelstrom of anguish and delight, emptiness and fullness, despair and hope. As the minutes tick away like lavender, and the thoughts continue to run their course until they forget that drink that never arrives, an unfortunate lull is transformed into a priceless moment of life.

Freezing the memory

In the *"I-don't-remember-anything"* of the aftermath of excess, when the wine of the night before is still infusing the blood of the day, when the light outside suddenly condemns the ugliness inside, arises this feeling that multiplies in every cell, anaesthetising in a cotton gauze the guilty wanderings of this night that might not have existed - and for that matter, does it exist? -It forces the body and mind to search for, and delve into, a more advantageous distance, memories of a past we thought had disappeared. And when the wine has done its undermining work, when it has finished being an object of disgust and become an object of desire once more, when the incisors gently click against the edge of the drinker's mouth, it will be up to you to bring out of each sip, each drop, in the manner of a vanilla, the part of immortality that it suspends.

Alicia Dorey is a journalist, editorial director of Figaro Vin, and author of A nos ivresses, published in March 2023 by Flammarion, which won the Prix Jean Carmet and the Prix du Clos de Vougeot.

C'EST LA MORT, C'EST LA VIE..

Texte
Carine Chenaux

Illustration
Théo Ranc

«J'n'ai pas le temps d'avoir le temps», lançait, pragmatique, la chanteuse Aya Nakamura, sur son titre *Comportement* en 2017. Parce que les heures filent et que la vie est courte. Mais le problème est qu'aujourd'hui, si l'on en est bien conscient, on en est de plus en plus persuadé collectivement parlant. Ainsi, selon le cabinet de prospective Nelly Rodi, face aux conflits, aux dérèglements climatiques, aux pandémies ou encore au vieillissement de la population, «beaucoup se disent que notre fin est proche». Au point de tout faire pour dédramatiser la question, en fêtant par exemple avec conviction, Halloween et Dia de los muertos. Bien sûr, dans ce contexte, le marketing du trépas se développe, de façon parfois étrange, avec utilisations diverses des cendres des défunts ou création via l'IA, d'avatars de nos proches disparus. Miroir de la société, l'art contemporain n'est évidemment pas en reste, et si le plasticien Anish Kapoor aura récemment marqué les esprits avec des œuvres «sanglantes», on remarque aujourd'hui un vrai retour en grâce des vanités, ces représentations de «têtes de morts» (souvent accompagnées de sabliers, fleurs fanées ou pendules),



destinées à nous remémorer le côté éphémère, fragile et... vain de la vie. Parmi les plus marquantes du moment, on retiendra ainsi l'œuvre monumentale *Mass* du sculpteur australien Ron Mueck. Exposée récemment à Paris, à la Fondation Cartier (dans le cadre d'une rétrospective bientôt montrée en Italie), cette installation de cent gigantesques crânes, vouée à «faire réagir les visiteurs selon

leur sensibilité propre», aura surpris de la part d'un artiste habitué à représenter des corps dans leur entièreté. Pour accompagner le mouvement, évidemment, il fallait bien une bande-son, et l'on notera, entre autres, que le metal, réputé diabolique, s'offre désormais un vrai regain d'intérêt, tandis que l'iconique groupe Depeche Mode a choisi d'intituler son 15^e album studio *Memento*

Mori (le fameux «Souviens-toi que tu vas mourir»). Revenu au top des écoutes à la faveur de l'utilisation de son titre historique *Never let me down* dans l'ultra-populaire série de zombies *The Last of us*, le (désormais) duo ne pouvait ici viser plus juste. En particulier avec son single *Ghosts again* et le clip qui l'accompagne, réalisé par Anton Corbijn, inspiré par le film *Le Septième Sceau* d'Ingmar Bergman où un chevalier joue une partie d'échecs contre la Mort... Reste que pour apprivoiser gentiment la tendance, on vous conseillera plutôt de vous adonner à un autre *Memento Mori*, romanesque celui-ci et écrit dans les 50's par Dame Muriel Spark, où l'on ne sait si des personnes âgées décèdent naturellement ou pas. Un bijou d'humour britannique à savourer, pourquoi pas, en écoutant en boucle le jubilatoire titre *C'est la mort* de Stereo Total. Histoire d'entonner joyeusement avec tous ses amis fatalistes : «C'est comme ça, c'est comme ci, c'est la mort, c'est la vie...»

Exposition Ron Mueck, à la Triennale Milano, de décembre 2023 à mars 2024. A lire sur le site du cabinet Nelly Rodi, «La mort nous va si bien : la nouvelle tendance funèbre».

**Time
overflows**
English text





© DP

Time for Portugal

p. 26

Text by Arthur Mayadoux

The latest edition of Porto’s dynamic Fashion Week confirms all the good things we thought about it. Focus on some of its strengths, including the cutting-edge brands that stood out the most.

Led by its talented director, Monica Neto, Porto Fashion Week is shaking up the fashion industry on a global scale, thanks in particular to its partnerships with Tranoï (one of the world’s leading B-to-B fashion trade fairs) and CANEX, Afreximbank’s cultural development support programme. It offers a (r) evolution where design innovation, real business and sustainability come together and, above all, create ‘little ones’ that grow at maximum speed. A welcome freeze-frame on a multicultural family knitting together the future of ready-to-wear.

Ernest W. Baker, the prodigal children

The Portuguese-American duo recently decided to move. After several years in Milan, where they first met, Inês Amorim and Reid Baker decided to move their studio closer to the factories, in

order to keep the know-how at the heart of their company’s DNA (and products). Ernest W. Baker suits continue to be designed, cut and assembled in the heart of Portugal to guarantee exceptional quality. The brand, with its exacting standards of craftsmanship and design, is now facing booming international demand: today, the label is sold in no fewer than 19 countries. ernest-w-baker.com [@ernest_w_baker](https://www.instagram.com/ernest_w_baker)

TJWHO®, the elegant outsider
This Nigerian label has a style that runs counter to the clichés of African fashion. It is undoubtedly designer Taju Ibrahim’s background in architecture that gives his collections an almost brutalist feel. The clothes are inspired by both Japanese designers and traditional African cultures. The brand is pan-African, but above all global. The proof is in the star of the collection: a denim suit with Western influences, embellished with Moroccan embroidery. Today, it seems certain that with the support of CANEX to put it in touch with producers and present it at trade fairs, the young house is ready to make its mark on the global fashion scene. tjwho.co / [@tjwho.universe](https://www.instagram.com/@tjwho.universe)

WUMAN, the absolute artist
A finalist for the Amiri Prize 2023, Wuman’s creative director Ekwerike Chukwuma painted a live fresco during the show. His drawings are at the heart of his collection, which features strange, childlike silhouettes in bright colours and patterns printed on cotton or knitted in soft knits. It’s an elegant, arty wardrobe, where the simplicity of the lines and the workmanship of the materials combine to create a collection of timeless pieces that is absolutely needed... thewumanbrand.com [@thewumanbrand](https://www.instagram.com/@thewumanbrand)



© Olivier Spector

Adolescence in trouble

p. 42

Text by Elisabeth Clauss

Belgian journalist and columnist Jérôme Colin has published a hard-hitting book, a novel based on real-life events. His subject, suffering among young people, is nothing new. But it is expanding, changing shape and taking on new angles. In *Les Dragons*, the author warns: “It’s high time we organised a conference on the mental health of teenagers”. To give them back their wings, without scales if possible.

Belgian journalist and columnist Jérôme Colin has published a hard-hitting book, a novel based on real-life events. His subject, suffering among young people, is nothing new. But it is expanding, changing shape and taking on new angles. In *Les Dragons*, the author warns: “It’s high time we organised a conference on the mental health of teenagers”. To give them back their wings, without scales if possible. Unravelling the twisted thread of a tormented love between two teenagers buffeted by life on different levels, Jérôme Colin sets the scene for a fictional psychiatric clinic where real, urgent issues are at stake. As soon as he sits down to introduce us to the issues at stake in his well-documented novel, the author announces, because there’s

no time to lose: "This is a book of public interest. Today, one in three children aged between 12 and 18 claims to suffer from anxiety disorders or depression. One child in 10 says he or she has considered suicide. These statistics terrify me. Who wouldn't panic? Since the end of Covid, there has been an explosion of more than 50% in suicide attempts among young girls, and an increase of more than 40% in emergency hospitalisations for self-harm. My job as a journalist is to put questions on the table. These children don't have a voice, they're in hospitals, locked up in their malaise, and outside, no one hears them. I decided to be their voice. Jérôme keeps in touch with most of them: "I loved them too much to let them down. The observation that the adolescent condition is changing, whether through a dramatic prism or a more gentle one, is shared by many health professionals. The world has changed, the frameworks have shifted. Growing up in balance requires a new flexibility.

Clashes of titans with feet of clay

Virginie Vanhoof has been a psychologist since 2002 in the unit reserved for adolescents and young adults aged 13 to 20 in a Belgian psychiatric hospital, Le Domaine. Unsurprisingly, she has observed that the demands relating to young people's mental health have increased at the time of Covid. She points out a paradox: "Adolescents can be extremely resilient and find ways of coping within their environment, with their peers. But at the time of the health crisis with the confinement, they were deprived of their social relationships at school, at sport, in their groups of friends, which made the situation critical." This specialist also points to a societal upheaval that emerged with generation Z (born between 1996 and 2010), which makes the situation of these young people different from that of 20 years ago: "For this generation in particular, the image

has replaced the word. Tik Tok or Snapchat have replaced words and speech. Their parents, who are sometimes even millennials, have experienced the transition to the digital world and social networks, so they have a sort of dual culture. But the young people of generation Z are the first to find themselves alone in front of their screens, with the preponderance of images accelerating". Virginie Vanhoof highlights other contextual difficulties: "The rituals of passage from childhood to adulthood no longer really exist in our society. It used to be that you had to get qualifications, do your military service... Today, teenagers have to invent their own way of growing up, with no traditional social references to hold on to: the gap is widening between them and the adult world, and they lack the necessary triangulation. All they have access to on social networks is aphorisms, and no-one helps them develop their thoughts any more". After months of investigation motivated by his own story, Jérôme Colin, who lives by and for words, has made it his mission to tell their story.

INTERVIEW

Jérôme Colin,
when the dragons under the bed are nestled in the heart

Have you always been interested in the issue of mental health?

No, I've always been interested in normality. And there's only one step from normality to illness. The subject of exclusion from school is also very close to my heart.

Reading your book, whose main protagonist bears your first name, one can't help but wonder about its autobiographical dimension...

"It's a novel, but Jérôme's anger is mine. The rest, the subjects of the characters' suffering, their stories, are fiction.

Why is there such a prevalence of girls in care centres?

There are between 70 and 80%* of

girls in psychiatric hospitals. This was the first shock I received during my immersion to prepare *Les Dragons*, and there are several reasons for this distribution: firstly, girls are culturally more apt to ask for help. The other explanation is the impact of patriarchy. By this I mean the hand of man, and sexual violence against young women. It's important to understand why boys project their violence onto someone else, get into fights, run away, engage in risky behaviour, while girls stop eating or mutilate themselves. Why do they reproduce violence on themselves and not on others? Giving girls permission to turn their anger outwards is a huge social issue.

What did your immersion involve?

I wanted two teenagers aged 15 and 17 to fall in love, because love saves the world. At least sometimes it saves people. I was saved by a woman, really. I wanted to know who these people are who get up every day to try and fix these kids. Then I wanted to understand who these children are, of whom there are so many. In Paris, Lyon and Marseille today, there is a six-month wait for a place in a psychiatric hospital. This means that parents find themselves powerless, sometimes for months on end, with a teenager who wants to harm himself. How do you deal with a situation like that? I had a thousand questions to ask these kids. "Who are you?" "What makes you suffer so much?" Because it's different when you go behind the walls. And I was far from reality. How can you have lived for such a short time and already been through so much?

What makes today's young people different from previous generations?

They had ideals. Even in 1917, in the middle of the war, young people were dreaming of a future. It was the industrial revolution, we were heading for a new century where everything was going to work out, we were shaped by traditions, we

time overflows

went to school and then to the factory like Dad and Grandad. There was a social perspective. Today, I'd be hard pressed to name an ideal. And the children I've met are all Peter Pan. They don't want to become adults.

Why are you bringing this story out now?

The trigger was reading the statistics, particularly on the mental health of young girls, which is a very specific issue. As adults, we have to ask ourselves this question: what are we accepting that is unacceptable? The reason why we don't want to see these children, why we still talk too little about teenage suicide, which should be on the front page of every newspaper, is that they are a symptom of our compromises. They judge us, saying "I don't want to live in your world". And we don't want to face that.

During your immersion, what did you observe as a trigger in the boys in particular?

All the children I saw there, really all of them, have a very acute relationship, much more so than we do, with the question of justice, and therefore injustice. And if you can't stand injustice in your very body, in the way you perceive the world, quite frankly, it becomes complicated to live. And I think that's one of the reasons why these children are behind the walls of psychiatric hospitals.

What are the solutions?

It's time to take stock of the mental health of adolescents in Belgium and France. There are occasional studies coming out, but nothing comprehensive. We need to help put the first band-aids on, i.e. put resources into all the sectors involved in helping young people, particularly psychiatry. We need to create jobs and build care facilities, because it is absolutely intolerable that in rich countries like France, people have to wait months to get a place for their child in a care

centre. And then we need to think about the kind of society we want to build. Everything revolves around money, and when we're anxious, we turn to consumerism. That's the big difference with having an ideal. Social networks promote easy money, but that's a trap, because through work you can also fulfil yourself.

What about the new male role models?

In the 80s and 90s there were the "stadium gods", sporting icons admired for their performances. But nowadays, the football stars who act as role models are mainly associated with wealth. This adds to the sense of injustice for many.

Why did you become their voice?

I don't know. I'm not a psychiatrist and I'm not a researcher. But what I am sure of, and what I wanted to say, is that our children need to keep their life drive.

(*Virginie Vanhoof notes that 95% of the Domaine's employees are girls) "Les Dragons" by Jérôme Colin, 192 pages, Editions Allary.

Men of all shapes

p. 58

.....

Text by Elisabeth Clauss

For several seasons now, men's silhouettes have been appearing on the catwalks of Haute Couture shows in Paris. At Balenciaga, Valentino and Maison Margiela, men have become a new focus of attention, the expression of a different kind of luxury, off the beaten track of traditional tailoring.

Couture, the applied art for discerning collectors, was usually reserved for women's fashions, a field of experimentation in excellence for rare houses with skills that pinpoint the sublime. For made-to-measure creations with meticulous detail, men had tailors and

prestigious ready-to-wear brands. But Haute Couture is a different kind of work. Hundreds of hours of work, a laboratory of techniques driven by an intrinsic demand for perfection. For women, this creation generally takes the form of precious outfits, commissioned for a special occasion. These are ultra-sophisticated dresses and bustiers, sheaths and coats. But in its new men's counterpart, in addition to the goldsmith's precision suits seen on the catwalks of Balenciaga and Alexandre Vauthier last July, Couture is more willing to play with the blurred, the whispered luxury, almost for everyday wear. A top-of-the-range style that looks casual, but that you can recognise between the lines.

Know-how as a mode of expression

Demna, Balenciaga's subversive Artistic Director, has applied his strong signature elements to his latest Couture collection: oversized volumes, shoulders that multiply the build, and overcoat lengths that verge on the train. Commenting on the freedom offered by this singular bubble in fashion, he says: "Couture isn't just a concept, it's an exercise in design in its purest form, the relationship between the body and the garment". In this exaltation of exploration, he has replicated the codes of luxury - fur in particular - in the form of trompe-l'œil on bathrobe coats, he has reinvented high collars that evoke those of Carpathian capes, and he has lengthened the toes of shoes (the modern man deserves to be stable as he advances towards his new era). He also reinterpreted cashmere, using an experimental knit sculpted under heat to evoke the wind, and directly inspired by the creations of Cristóbal Balenciaga; other pieces used inventive techniques to create a cocoon parka in heat-sealed technical cotton, for example. "In ready-to-wear, I concentrate on creating desire through fashion. And I devote Couture to developing my aesthetic of elegance and beauty." It's all

there: exclusivity, innovation, and a very high level of craftsmanship. But also, and above all, the discrepancy that is so dear to the designer who, as artistic director, asserts himself more and more each season as a contemporary couturier. With commercial imperatives, of course, intelligently integrated with a hyper-realism that reinforces the contemporary identity of this historic house. Demna explains: "Being very curious, my motivation is always to use fashion as a platform not only to develop and modernise it, but also to use it as a factor of social and cultural impact. Under his leadership, Balenciaga presents one Couture collection a year, for which he has designed pieces in denim, a fabric associated with streetwear. Couture denim is also the trademark of fashion mavericks, of those who shake up frames and acceptances. Margiela and Gaultier. For this winter, Demna has delivered its vision of post-punk denim, cut with science, upgraded with insolence. A development that complements the traditional Couture market: the occasions for wearing it have also changed.

Couture in tune with the times

Mauro Grimaldi is an independent strategic advisor to fashion houses, designers and luxury groups. Commenting on this new commercial trend in Couture, he highlights "a very strong tendency, above all for aesthetic appeal, to put together a gender fluid wardrobe. The idea of a very elegant man who mixes codes appeals to customers and designers alike. On the other hand, a whole new generation of luxury consumers, particularly from the Middle East and China, is taking pleasure in moving from highly traditional, codified outfits to a more open-minded originality. There is a new taste for precious details, which are rarely found in Western men's fashion". According to this observer of the high-end segment, this is not so much a question of a passion for "super tailoring", which has always

existed, as of "a new ultra-sophisticated niche, aimed at a public with high purchasing power, who like to play with their image". Adding men to the traditionally feminine shows of Couture week would be a bold move in a sector that tends to be confined to classicism. "There is a strong demand for originality and singularity in one-off outfits. Men's Couture is the next step after customized trainers. It's the same approach, only more sophisticated and exclusive. I don't think this is an area that is really relevant to the West. In the United States, for example, formal wear is very codified. But in Asia, you can have total eccentricity. This phenomenon stems from a race for exclusivity, which is the other side of the Loro Piana 'quiet luxury' coin. Mauro Grimaldi also points out that Haute Couture develops technical processes and know-how that cannot be applied to the production of ready-to-wear. "I think that Men's Couture will remain confined to a small market, because it doesn't involve pieces that are worn a lot. For me, it represents above all a space of freedom for men who want to mix the great tradition of the suit with the flamboyant side of fine craftsmanship. It's an aesthetic trend, a posture. But I think it will remain a complementary universe. Because, even more than women's couture, these pieces are confined to limited situations: "When a woman can afford a certain extraversion of style, in the same context, the man will often have to conform to the black suit. So this segment is particularly suited to cultures that are in the process of decompartmentalizing everything. Couture Homme is a customized Rolls-Royce, a signature. At the same time, the great tradition of masculine tailoring is becoming increasingly niche, because it is reserved for professional and social circumstances". Which are themselves in the throes of change. Are men ready to return to an influence expressed through extravagance? History is cyclical. But perhaps the truth is tailoring.



Yesterday is tomorrow

p. 76

Text by Carine Chenaux

In Paris, Galleria Continua is devoting its vast space to the rediscovery of a major artist who disappeared at the dawn of the new millennium. Born in Shanghai, Chen Zhen came to France in the 80s to open up to other worlds, knowing that his time was running out. From then on, he never stopped building bridges between East and West, and reflecting - with foresight - on the future of human beings in the face of globalisation.

Present from San Gimignano and Rome to branches in Beijing, São Paulo, Havana and Dubai, Galleria Continua is a very active and intelligent gallery that, in early 2021, achieved the feat of establishing itself in Paris during the period of confinement. At the time, it was a rare cultural address that was allowed to show art - a highly acclaimed exhibition by JR - while at the same time delivering essential, jubilant groceries, demonstrating both its roots in reality and its ability to keep our minds on our toes. Almost three years on, the gallery has made a name for itself in the capital, and continues to take us on a journey of discovery and reflection. This is particularly the case with its latest event, a solo exhibition by the Franco-Chinese artist Chen Zhen, whom its founders discovered when he took part in the Venice Biennale in 1999.

An artist between two shores

Born in 1955 in Shanghai into a family of French-speaking doctors, the artist, a talented painter, discovered at the age of twenty-five that he was suffering from an incurable disease, haemolytic anaemia. It was an announcement that not only upset his vision of time, but also changed his concept of space. And while the former fails him, the latter instantly seems to open up to him. And although he travelled a lot from then on, it was in France, in Paris, that he decided to settle, to be as close to creation as possible and to open up to a new way of life that he only knew from afar. Having become a portrait painter in Montmartre out of necessity, Chen Zhen has plenty of time to reflect on his status as a "cultural homeless person", having lost his ties without really having found any new ones. Aware that, in the age of migration, this feeling of not belonging is becoming more widespread, he has decided to devote his work to what he calls the "transexperience", the art born of the encounter between different cultures and the blending of identities. The underlying theme is always the way in which exiles and nomads, each in their own way, experience their uprootedness.

An installation virtuoso

This approach implies a radical change in his work. With the exception of abstract oil paintings produced in Tibet and a series of (magnificent) paintings depicting the faces of individual members of an American Shaker community, he would never paint again. The latter was a useful experience, enabling the artist to take his discovery of other 'worlds' a step further, with this group of minimalist and very pious individuals, who may enter into a trance through prayer, but who also know how to suspend time with each gesture of their daily lives. For the rest, Chen Zhen will devote himself exclusively to creating installations that are aesthetically very different, but which have in common the questioning of interactions between peoples and the relationship between humans and both nature and consu-

mer society. Of course, at a time when the Middle East is already ablaze, the exhibition will also be looking at armed conflicts (represented by a multitude of miniature toys, percussion instruments and magazine front pages), as well as the peace and hope inspired by the younger generations (symbolised in Un village sans frontières by multicoloured candles on children's chairs).

High-flying masterpieces

Among the works presented on the gallery's three floors, some of the most imposing are particularly amusing or moving, without detracting from the message they convey. Perhaps the most unusual, visible from the street, is a wall of roses, which, when approached, are revealed to be fake. And it's when you realise that they're planted in so much... dried cow dung that the title of the installation, The Natural Product / The Artificial Product, takes on its full meaning. For his compositions, Chen Zhen, who is already adept at recycling, will have used a large number of objects that he has found or picked up in the street. This is particularly true of the incredible ensemble entitled Purification Room (2000), an installation that reinvents itself each time and evolves as the exhibition progresses, in which consumer objects (shopping trolleys, computers, etc.) are covered with a thick layer of clay, thus 'cleaned' by art, which brings them closer to nature. But we can't help but be particularly moved by the eminently poetic representations that the artist has made of the human body after being initiated into the philosophy of Chinese medicine. By designing luminous (Zen Garden) or translucent (Crystal Landscape of Inner Body) organs, Chen Zhen evokes in turn the magic, beauty, complexity and, above all, the fragility of being. Chen Zhen's works, both created in the year of his death, 2000, are like the moral of a story of reality told by a genius, a visionary artist who cared about the world.

«Chen Zhen, Double Exil», until 6 January 2024, Galleria Continua Pa-

ris, 87 rue du Temple, Paris 3rd. In partnership with the famous Gelateria Dondoli in San Gimignano, which has set up a corner on the ground floor, the gallery is offering an exclusive ice-cream flavour to coincide with each exhibition. Tasting the pink-litchi of the moment is therefore (almost) a must. Also on view until 24 December are "Aurore" by Julio Le Parc, "60 ans d'identités et d'altérités" by Michelangelo Pistoletto, and the first part of the group show "The Ability to dream", in the gallery's beautiful space at Les Moulins, in Seine-et-Marne.



BDSM: are your desires a mess ?

p. 100

Text by Capucine Berr

There are as many souls as there are sexualities, as many nuances to be embodied as there are banners to be hoisted. That's what we're learning from our times, an era of freedom of speech and action, of hypersexualisation and sex-positivity, where everyone has their place and where BDSM is gaining ground every day...

While sexual fetishism refers primarily to arousal provoked by a fetish (a part of the body), BDSM ("Bondage, Domination, Sado-Masochism") is more akin to erotic role-playing, often enhanced by harsher gestures and profiled toys or fantasies. Once you've

dotted all the 'i's (and crossed all the 't's), it's clear that this practice, once labelled as somewhat 'twisted' and reserved for dark alcoves, has been gaining in respectability and popularity for some time now. The subject of discussion at social gatherings, it's now bringing together amateurs, the curious and the experienced at evenings like Paris Fetish Week, the event organised by Démonia at the end of October, which aims to bring together the French and international BDSM and fetish community around a series of meetings and introductory workshops. With 1800 people expected to attend, it's a far naughtier version of 'Neighbours' Day'...

Because the reality is that the figures show a trend that is growing all the time: BDSM now attracts all generations, even if it appeals more to those who are more settled in their sexuality, i.e. the 45-54 year olds (Démonia 2023 survey).

And BDSM is proving to be a fulfilling choice for couples, with 53.1% saying they practise it with their regular partner. The aim? To fulfil their deepest fantasies, finally feel like themselves and satisfy their curiosity about new practices. And, of course, spice up your bed again, to suit your tastes... (NB: The Scoville scale, a measure used to define the strength of a spice, ranges from 1 unit to 16 billion, from peppers to Resiniferatoxin. It's up to you...)

Encounter :

Eight years of pro BDSM:

Yang Lou's suspended time.

Yang Lou is 30 years old. For eight years, she has explored all the facets of BDSM offered by her role as a dominatrix-sex worker. Her account takes a behind-the-scenes look at a fulfilling, fulfilling and uninhibited interlude.

I think I've always had particular tastes," she begins. At 20, I was more curious than the average girl, and I was already experimenting with things that frightened girls my age, but at the same time seduced boys..." So how much of this natural curiosity and

desire for emancipation is innate and how much is acquired? "I went to a Catholic school. Yet I don't believe in God or hell, and even less in religious or moral principles that condemn masturbation, for example. I believe in an earthly life to be enjoyed... Eight years ago, I unknowingly met an older dominatrix who was in the top 5 of the most hardcore mistresses. She did things that I would never do, though, like certain impact games, scato, or bloody play... I think she spotted some potential in me and offered me a shoot with lots of fetish content and latex. Then she suggested I take part in some games with her where I'd be paid, and that's when it all started. With this promise that it would be safe, that she would always be there, that there would be no obligations for me...

Yang Lou entered this very "niche" and closed world at the age of 22. It's a milieu with its own codes that is sometimes mistakenly likened to prostitution, when in fact it's more a question of role-playing and exchanges. "I'm never penetrated or touched. There's impact play, domestication, dog play, verbal and physical humiliation. I can immobilise them, tie them up... It really depends on each type of fetish; there are 1000 nuances, which is why discussion is essential. For me, this communication was almost 60% of the time. Customers don't come in to be whipped for two hours without first discussing their expectations and our possibilities together.

When it comes to money, Yang Lou remains evasive, probably because she has to guard against the law and jealousy...

"Rates are not disclosed. They can range from 0 to 10,000 dollars per session, like the well-known dominatrix Eva Oh. It depends on the particular practices, those with a lot of skills, but also a lot of equipment because everything has to be kept sterile and clean, and then there's also the rental of the premises... Obviously I earn a living, but I also receive gifts and offerings in exchange for my sessions. In Berlin it's all legal; in Brussels it's only decriminalised.

In any case, you can always declare this income, but quite frankly I never wanted to be registered as a sex worker for fear of being marginalised. Because there's obviously a real life beyond BDSM, a life that's part and parcel of everyday life.

"First of all, I had my job as a tattoo artist. In my personal circle, it was a false secret and I found that rather odious, since everyone knew my taste for fetish and photo shoots. It took me a long time to come out... When I told my sister, she wasn't shocked, because she knew me. And then to say that I don't sleep with my clients calms people down..."

What's also reassuring is the moral contract that binds professionals and customers, helping to establish a climate of trust and avoid abuses.

"I used to have a loyal clientele with exclusive contracts. Of course, this type of contract has a moral value, but not a legal one. However, I am committed to looking after the client's physical and mental health, keeping them informed of the progress of the session and always asking for their consent, in order to respect the integrity of each individual.

Last year Yang Lou left the business and moved from Brussels to Berlin. The reason? A client who had become a stalker, but not only that...

"Yes, I was harassed by a former client. But that's not all. I've always seen BDSM as an initiation, a personal quest. But since COVID, the scene has changed. Thousands of girls stuck at home with a camera have seen it as a financial opportunity, and one of fame too, without having the fibre. Add to that the new feminism and hypersexualisation, and BDSM has finally become mainstream. There are also all those harmful online fakes. And the clientele has changed too. Now customers confuse us with S&M escorts or prostitutes. I used to have the impression that I was at their service and that as soon as they put the money on the table I had to do it... That's not the BDSM philosophy, and it's even less my philosophy. This clientele of old, Caucasian, rich men with control

problems who were “objectifying” me had become unbearable.” And what are you up to now? “I’m a model and fashion designer for Younghearted Clothing, as well as a community manager. I chose Berlin for its opportunities, because I have my new partner here, but also because it’s the city of sexual liberation, much less misogynistic than elsewhere. I’ve stopped professional BDSM but I’m still active personally. Because what I like most is fetish, leather, latex... In short, aesthetics. I don’t regret having stopped. In fact, I have almost no regrets. I did things very slowly, in my own way. You can choose without necessarily giving up.”



Present moments

p. 106

Text by Carine Chenaux

To achieve greatness on the recording front and then be able to turn it into a masterful live performance every time is a bit like being beautiful and intelligent at the same time... It doesn’t happen very often. These three artists, now in the news via different musical genres, are the kind of people who need to be listened to as much as they need to be seen live. But what they have in common is that they include the best of past influences in their ultra-modern tracks. In focus.

Mezerg

Electro keyboard

His air of vaguely mocking neo-romanticism gives him a dilettante side that might not really displease him. And if you add to that the fact that a modicum of inspiration was all he needed to come up with his stage name (his official patronymic is Marc Mézergue) or the title of his latest album, an EP entitled... EP, you might be mistaken about the motivations of this thirty-something from Bordeaux. Except that, although he has quite a sense of humour, the artist is a hard worker who doesn’t rest on his (very real) talent, as much as he is a true enthusiast. After all, Mezerg started learning to play the piano himself at the ripe old age of sixteen, before going on to train at his local jazz conservatoire. But, as clubbers go, it was electro that quickly caught his fancy, giving him the urge to spice up his keyboard to deliver performances that are as hybrid as they are breathtaking. Capable of playing in the street as well as sending the networks into a frenzy with videos that are as brilliant as they are iconoclastic (his ‘Watermelon’, where instead of keys he plays on slices of watermelon), the artist has quickly built up quite a fanbase, including Jean-Michel Jarre and Timbaland. This has given him the opportunity to perform live, and he has done just that, with no fewer than 400 concerts to his name in six years (including Covid) all over the world. After a sold-out performance at the Olympia last March, lucky fans were able to see him at the more intimate Maroquinerie in Paris this autumn. It was a moment of anthology, with the audience dancing non-stop to his music, which ranged from the Doors to the Chemical Brothers. Heard several times during the concert: “He’s a genius!” *Extended Play EP (MRZG). Currently on tour. 26 April 2024 at Printemps de Bourges.*

Souffrance

Timeless rap

Souffrance is no newcomer to the rap world. A fixture for over ten

years with the group L’uZine, from Montreuil in the 93 region, the 37-year-old has been making his mark as a solo artist since 2020, releasing a mixtape or album every year. Spotted during high-profile radio sessions or when he took part in Jul’s Classico organisé – a huge recording project linking Paris and Marseille – the rapper has made a name for himself thanks to his sharp pen and a musical style influenced by the heyday of French rap. Following in the footsteps of the great names of the genre from the 90s onwards, he perpetuates the New York tradition of boom bap based on bass and samples. But he’s not stuck in the past, borrowing heavily from trap, which is inextricably linked to electro. As a result, on his latest opus, the aptly named *Eau de source*, which opens up to features, he brings together the different generations of the discipline, from Oxmo Puccino (on the poignant ‘Rat des villes’) to ZKR and Vald. A purist at heart, Souffrance never yields to commercial temptation, deliberately neglecting refrains and gimmicks, instead delivering weighty lyrics with rough authenticity. It’s an album that’s in tune with the times, but avoids all the automatisms that will ensure its future as a great classic. *New album Eau de source (Hall 26 Records / Demain Pias) released on 10 November. In concert at La Cigale on 7 February 2024.*

Patrick Watson

Classical-pop piano

Gold diggers the world over first fell in love with the Canadian pianist and singer at the end of 2006, when they heard his sublime album “Close to Paradise”. Since then, accompanied by his band, the artist has been distilling his music, influenced by Ravel and Debussy as well as the biggest names in Anglo-Saxon pop, into albums and concerts that are ever more simple and authentic. In great demand by the film and television industries for original soundtracks, Patrick Watson is also characterised by a rare desire to pass on his music.

He regularly posts tutorials of his own songs on the piano and videos in which he reveals his tips for writing lyrics. Author of the beautiful "Better in the Shade" in 2022, the artist is never more impressive than when he performs on stage, where his mastery and exceptional voice transport those who are lucky enough to hear him. He's funny and in his element when he leaves the piano to tell his audience an anecdote in French and English, and here he shows himself capable (when he's not moving them too much) of taking them wherever he wants - like whistling in chorus at the mention of a caged bird. And because he loves surprises, it's not unusual to see him joined in concert by one of his artist-friends, like Arthur H, who came with an unreleased track, written a few days earlier to be performed during one of his dates at the Café de la Danse in Paris last September. The beauty of the chaos of improvisation...

Album Better in the Shade et édition de l'album numérique A Mermaid in Lisbon en vinyle (Secret City Records). Actuellement en tournée mondiale.

Rare scents relative time

p. 130

Text by Capucine Berr

Faced with major ecological upheavals, the noble materials used in perfumery are now faced with a new challenge: sustainability and ethical, resilient sourcing. Producing better today, for tomorrow, so that scarcity lasts.

If the volatility of a fragrance lies in its ability to last on the skin, its nobility lies in its power to leave an imprint over time, thanks to the olfactory memory. To ensure that the signature is singular, even unalterable, pioneering noses are constantly pushing back the boundaries of creation by seeking out rare and precious essences that

promise exclusivity. With the scarcity of noble ingredients, the challenge becomes epic: complex sourcing or the victim of geopolitics (clary sage, for example, often comes from the Ukraine), ancient materials (for 'Dieu Bleu', Astier de Vilatte chose to reconstitute kyphi, from ancient Egypt), artisanal know-how or age-old protocols, evolving awareness and ethical commitments, preservation of materials and species, disrupted seasonal patterns... The sentence is not new: The current situation is cruel for natural resources, sacrificed on the altar of yield, with impoverished soils and a fall in biodiversity, as well as on that of urban planning and modern priorities.

Rarity, a guarantee of beauty, preciousness, fantasy and a flagship marketing argument... We had almost forgotten its primary characteristic, namely its fragility. And what if, today, the challenge for rare raw materials in perfumery was their durability? Does a rare ingredient have to cease to be so in order to continue to exist?

You're not born rare, you become it

Fewer algorithmic formulations, more environmental concerns... It's always a good idea to favour the rare and fantastical ingredients of fine perfumery! But at what price? Lucas Sieuzac, senior perfumer at Eurofragrance (a famous perfume composition house) has a prestigious CV: "Ange ou Démon", le Parfum by Givenchy, Santal Blond by Comme des Garçons, the most beautiful juices by Amouage, he's the man behind it all. For Lucas, preserving the sustainability of scarce resources, or those on the verge of becoming so, means ensuring the future of luxury perfumery itself. Rarity is intimately linked to considerations of sourcing, climatic conditions and harvesting methods," he explains. A rigorously developed charter requires us to pay particular attention to sustainability criteria. While Eurofragrance is renowned for its commitment to high-quality ingredients, it goes even further

with its strategic programme called ICON (Innovation, Commitment, Origin, Nature), which reinforces the company's ongoing efforts to comply with demanding and responsible specifications, including ingredients that are ecological, ethical, biodegradable, renewable or from the circular economy. Its mission? To select and classify the most emblematic ingredients according to their olfactory profile and traceability". He continues: "With this in mind, I've had the opportunity to discover two olfactory notes which seem to me to be relatively new and little used: buddha wood and blue cypress. These two raw materials, originating in Australia, were included in the ICON programme. What captivated me about buddha wood from the outset was the certainty that it offered fabulous potential for creating compositions with a masculine character, while preserving a vibrant woody base. As for blue cypress, with its freshness enhanced by citrus and cedar notes, it's an exceptional olfactory playground. It will be one of the precious ingredients in 'Citrus & Cedar Wood' Eau de Cologne, Bravo Sierra's next opus. A new life for this conifer, once highly prized by the natives, considered to be a remnant of the vegetation of Gondwana, a continent that disappeared during the Jurassic period.

Matter at latitudes

Rarity also begins where human hands find it difficult to venture. Nagarmotha oil, also known as cypriol or nutgrass, is an essential oil extracted from the roots of *Cyperus scariosus*, a herbaceous plant that grows mainly in India. The difficulty of extracting it is no coincidence. Cypriol is grown by planting the seeds or rhizomes in damp, marshy soil. To ensure optimum development, the plant requires regular watering and appropriate weeding. When mature, its roots are carefully dug up during harvesting, then cleaned and dried in the shade to preserve their therapeutic and olfactory properties. You can find it at Esteban Parfums or The Next Door.

Thierry Bernard is the perfumer-source for the 100% natural Parfumeurs du Monde brand. He treads rarities with his feet. An adventurer, he fetches his raw materials in the field, produces and creates his fragrances, and has set up the NGO "Parfumeurs sans frontières" to safeguard rare materials and support the people who live off these harvests. In support of the "Coeur de Forêt" association, his NGO advocates a sustainable approach so that future generations can experience the fragrance of endemic plants. One of these plants is Madagascar Emi, the star of Parfum Tsingy, a precious white balm exuded by a tree endemic to Madagascar. Its olfactory bouquet is imbued with balsamy, pure and musky notes. "The discovery of this essence was made by Madame Yvonne, a healer and shaman from the island of Madagascar, who gave us this treasure," he explains. His choices also include Aetoxylon from Kalimantan, from the Ujan fragrance. "This is mangrove Oud wood, extracted from the heart of Borneo's lush rainforest. Its woody, smoky aroma evokes the mystery of Oud wood, with a subtle, sensual and gentle marine touch. Our quest for this essence led us to study in depth the articles describing its cultivation and use in the last century". At 360° and under all latitudes, sustainability unites and offers a new definition of rarity, watermarked by commitments and actions also designed to last. At Dior Parfums, beauty is now inseparable from responsibility. "To make the sustainability of our production methods a reality, we need to forge new relationships with the living world as a whole, adopting a territorial and ecosystemic approach," Meriem Bouamrane, an environmental ecologist and researcher, explained to UNESCO on behalf of the French house. Concluding : "Hence the interest in continuously improving flower cultivation methods but also their integration into wider ecosystems."



That's death, that's life...

p. 136

Text by Carine Chenaux

"J'n'ai pas le temps d'avoir le temps" (I don't have time to have time) was the pragmatic line uttered by singer Aya Nakamura on her song *Comportement* in 2017. Because the hours fly by and life is short. But the problem is that today, while we are well aware of this, we are increasingly convinced of it collectively speaking. For example, according to the Nelly Rodi foresight consultancy, in the face of conflict, climate disruption, pandemics and an ageing population, "many people are saying that the end is near". So much so that we are doing everything we can to play down the issue, celebrating Halloween and Dia de los muertos with conviction, for example. Of course, in this context, the marketing of the deceased is developing, sometimes in strange ways, with various uses of the ashes of the deceased or the creation, via AI, of avatars of our departed loved ones. Contemporary art, which is a mirror of society, has obviously not been left behind, and while the visual artist Anish Kapoor recently made his mark with "bloody" works, we are now seeing a real comeback for the vanitas, these representations of "skulls" (often accompanied by hourglasses, wilted flowers or

clocks), intended to remind us of the ephemeral, fragile and... futile side of life. Among the most striking works of the moment is the monumental *Mass* by Australian sculptor Ron Mueck. Recently exhibited in Paris at the Fondation Cartier (as part of a retrospective soon to be shown in Italy), this installation of one hundred gigantic skulls, designed to "provoke visitors' reactions according to their own sensibilities", came as a surprise from an artist used to representing bodies in their entirety.

Obviously, a soundtrack was needed to accompany the movement, and it's worth noting that metal, reputed to be diabolical, is now enjoying a real revival, with the iconic band Depeche Mode choosing to title their 15th studio album *Memento Mori* (the famous "Remember that you're going to die"). Back at the top of the listening charts thanks to the use of their historic song *Never let me down* in the ultra-popular zombie series *The Last of us*, the (now) duo couldn't have chosen a better title. Particularly with their single *Ghosts again* and the accompanying video, directed by Anton Corbijn and inspired by Ingmar Bergman's film *The Seventh Seal*, in which a knight plays a game of chess against Death...

However, if you want to get to grips with the trend, we'd advise you to indulge in another *Memento Mori*, this one a novel written in the 50s by Dame Muriel Spark, in which we don't know whether old people die naturally or not. A jewel of British humour to be savoured, why not, while listening to Stereo Total's jubilant "C'est la mort". So you can happily sing along with all your fatalistic friends: "C'est comme ça, c'est comme ci, c'est la mort, c'est la vie..." (It's like that, it's like this, it's death, it's life...).

Ron Mueck exhibition, at the Triennale Milano, from December 2023 to March 2024.

Read "Death suits us so well: the new funeral trend" on the Nelly Rodi website.

MOULIN ROUGE® PARIS



Féerie

LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE CABARET DU MONDE ! - THE SHOW OF THE MOST FAMOUS CABARET IN THE WORLD!

DÎNER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 225€ - REVUE À 21H ET 23H À PARTIR DE 85€ - DINNER AND SHOW AT 7PM FROM €225 - SHOW AT 9PM & 11PM FROM €85

MONTMARTRE 82, BLD DE CLICHY 75018 PARIS - TEL : 33(0)1 53 09 82 82 - WWW.MOULINROUGE.FR



Glenfiddich®
GRAND CRU



LA RARETÉ D'UN SINGLE MALT
23 ANS D'ÂGE & AFFINÉ EN
FÛTS DE VIN FRANÇAIS D'EXCEPTION

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.